ÉLOGE HISTORIQUE

DE M. P.-N. GERDY.

Imprimerie de W. REMQUET et Cie, rue Garancière, n° 5.

ÉLOGE HISTORIQUE

DE

M. P.-N. GERDY

LU A LA SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE

le 2 juillet 1856,

PAR M. PAUL BROCA

Professeur agrégé à la Faculté de Médecine, chirurgien des Hôpitaux, etc.

EXTRAIT DU MONITEUR DES HOPITAUX.

A PARIS

AU BUREAU DU MONITEUR DES HOPITAUX,

rue Garancière, 5

1856

ÉLOGE HISTORIQUE

DE M. P.-N. GERDY

Lu à la Société de chirurgie, le 2 juillet 1856.

Messieurs,

Il appartiendrait sans doute à une voix plus autorisée que la mienne de prononcer devant vous l'éloge de l'éminent collègue, du savant professeur, du philosophe, de l'homme de bien que la mort vient de nous ravir. Bien d'autres, mieux que moi, vous auraient raconté cette existence de lutte et de travail, de déboires et de triomphes, partagée entre la méditation paisible et la discussion ardente, vouée avant tout au culte de la science, mais quelquefois aussi mêlée aux agitations de la politique. Celui qui aurait le droit de vous parler avec cette autorité, avec cette maturité de jugement que donne une longue expérience, pourrait tirer de la vie de Gerdy de hautes réflexions morales, de salutaires enseignements. Mais vous avez préféré, par un pieux sentiment, que le maître fût loué par l'élève, et, je le dis avec quelque orgueil, l'ami par l'ami. C'est à moi, c'est au plus jeune d'entre vous que vous avez remis le soin de remplir ce devoir. Puisse le souvenir de l'affection que Gerdy m'a témoignée, puisse l'amour de la justice et de la vérité qui fut le mobile de toutes ses actions, guider ma plume incertaine et suppléer aux qualités qui me manquent, pour m'acquitter dignement de la tâche périlleuse que vous m'avez confiée.

Pierre-Nicolas Gerdy, professeur à la Faculté de médecine, chirurgien de l'hôpital de la Charité, membre de l'Académie de médecine et de la Société de chirurgie, naquit à Loches (Aube),

le 1er mai 1797, dans une simple famille de cultivateurs, au lendemain d'une révolution qui, en abolissant les priviléges gothiques, venait d'ouvrir toutes les carrières au mérite et au travail. Son père ne possédait qu'une fortune très-modique, et cultivait lui-même ses champs. Gerdy, loin de rougir de cette origine obscure, aimait à parler de l'humble position de ses parents : « Mon père, disait-il, n'était rien, qu'un honnête homme. » Ajoutons que cet honnête homme n'hésita pas à s'imposer les privations les plus dures pour procurer à ses fils les bienfaits de l'instruction, et pour leur permettre de se créer une existence moins pénible que la sienne.

Les premières années de la vie de Gerdy s'étaient écoulées à la campagne. A 11 ans, il entra au petit collége de Bar-sur-Seine, où il ne fit que des études fort imparfaites, terminées par une faible *troisième*. Il était fort peu studieux, plus enclin aux jeux et aux exercices du jeune âge qu'au travail des classes, et ce fut seulement pendant la dernière année qu'il commença à montrer quelques dispositions plus sérieuses. Tous les ans il venait passer les vacances à la maison paternelle, où plus d'une fois il prit part aux rudes travaux des champs. Son cœur garda toujours le souvenir de ces premières années, et son organisation en conserva l'empreinte. Parvenu plus tard à l'une des positions sociales les plus élevées, il resta inaccessible aux molles jouissances du luxe, aux raffinements de la vie civilisée, simple dans ses goûts comme dans ses mœurs, ennemi des conventions futiles et des formules banales, et parfois même, comme le paysan du Danube, poussant la franchise jusqu'à la rudesse. Il ne put ni plier son caractère aux exigences du monde, ni habituer son corps à l'existence sédentaire des villes. La méditation et l'étude étaient plus pénibles pour lui que les fatigues corporelles; il avait besoin d'exercice, d'air pur et de soleil. Plus d'une fois, lorsque sa santé délabrée l'obligea à suspendre ses travaux, il alla respirer l'air natal, et ce ne fut jamais en vain. Quelques semaines de séjour à la campagne suffisaient pour raffermir sa constitution chancelante et pour lui rendre des forces que les luttes de la science ne tardaient pas à abattre de nouveau.

Gerdy avait 16 ans lorsqu'il quitta le collége de Bar-sur-Seine; il s'agissait pour lui de choisir une carrière. C'était en 1813. L'étoile impériale avait déjà commencé à pâlir; la guerre avait dévoré les plus belles légions de la France, et l'insatiable conscription engloutissait périodiquement presque tous les jeunes gens valides. M. Gerdy père, désirant soustraire autant que possible son fils à ces chances glorieuses, résolut de lui faire étudier la médecine afin de pouvoir, au besoin, le faire admettre dans le corps des officiers de santé militaires; mais pour faire face aux frais des études médicales, il n'avait que de bien modiques ressources. Le jeune homme sut comprendre toute l'étendue des sacrifices que sa famille allait s'imposer pour lui, et ce fut alors qu'il manifesta pour la première fois cette volonté passionnée, indomptable, qui est restée le côté le plus saillant de son caractère. En quelques semaines, il se fit en lui un changement radical. L'enfant insouciant et paresseux était devenu tout à coup un homme sérieux, un travailleur opiniâtre. Le premier retour qu'il fit sur lui-même lui montra que ses études littéraires étaient tout à fait insuffisantes. Seul, enfermé avec ses livres, il recommença, il compléta son éducation classique et parvint, sans le secours de personne, à subir avec succès l'épreuve du baccalauréat-ès-lettres. Il y avait, dans une hameau voisin, un officier de santé qui lui prêta quelques os et un ouvrage d'anatomie; le futur professeur de la Faculté de médecine eut ainsi pour premier maître un pauvre praticien de village; et lorsqu'il partit pour Paris, à la fin des vacances, il possédait déjà de solides notions d'ostéologie.

Il arriva dans la grande ville au mois de novembre 1813, et s'installa dans un petit hôtel garni de la rue de la Huchette. Sans amis, sans protecteurs, presque sans argent, incapable, par caractère, de se créer des relations et des appuis, il se réfugia dans l'étude, et s'y livra avec ardeur pendant quatre mois; mais il fut bientôt arraché à cette vie tranquille. La petite somme qu'il avait apportée à Paris était épuisée, et les secours que son père lui destinait n'arrivaient pas. Les communications étaient coupées; le sol de la France n'était plus qu'un vaste champ de

bataille ; les troupes alliées marchaient sur la capitale, et déjà, derrière les hauteurs de Charenton, on voyait se dresser les lances des cosaques. Le pauvre étudiant de la rue de la Huchette connut alors les angoisses de la faim. Les malheurs de la patrie lui fournirent pourtant une ressource inattendue. L'hôpital Saint-Louis fut transformé en une vaste ambulance pour recevoir les blessés de la bataille de Paris ; Gerdy se fit inscrire dans cet hôpital comme externe surnuméraire, et il y trouva, fort à propos, pendant quelques jours, le logement et surtout la nourriture.

Cependant, les privations antérieures, les fatigues continuelles, le mauvais air d'un hôpital encombré de blessés et où le typhus sévissait avec violence, avaient porté à sa santé une atteinte menaçante ; il avait perdu l'appétit, ses forces déclinaient rapidement. L'inquiétude venait s'y joindre, car depuis longtemps il n'avait aucune nouvelle de sa famille ; il savait que son département avait été foulé par quatre armées, ensanglanté par dix batailles, et il se demandait avec angoisse si ceux qui lui étaient chers étaient encore vivants. Enfin, dans les derniers jours du mois d'avril 1814, il reçut une lettre de son père. Cette lettre renfermait, avec l'ordre de quitter immédiatement Paris, la petite somme nécessaire pour le voyage.

Il rentra donc dans sa famille, et il en était temps, car le typhus avait emporté plusieurs de ses camarades, et déjà lui-même il avait ressenti quelques symptômes alarmants. Il resta six mois entiers à la campagne ; ses forces étaient promptement revenues, mais son père était à bout de ressources, et ce fut seulement au mois de novembre 1814 que l'étudiant put revenir à Paris. Il concourut aussitôt pour l'externat, fut nommé dans un assez mauvais rang, et reprit avec ardeur ses études, que les événements politiques devaient bientôt interrompre une seconde fois. Le retour de l'île d'Elbe changea tout à coup la face de l'Europe. Une nouvelle coalition se forma contre la France, et, pendant que Napoléon allait tenter une dernière fois le sort des armes dans les plaines de la Belgique, les bourgeois et les ouvriers de Paris, prévoyant une invasion prochaine, se préparèrent à la

résistance. Les étudiants aussi voulurent montrer leur patriotisme. Ils abandonnèrent les cours, les amphithéâtres, les hôpitaux, demandèrent des armes, s'organisèrent en légion, et se mirent à étudier la charge en douze temps avec une ardeur qui ne dura pas moins de trois semaines. Gerdy, plein d'un enthousiasme juvénile, s'était enrôlé dans une compagnie d'artilleurs volontaires qui faisait la petite manœuvre dans la paisible cour de l'École pratique. Tout ce zèle fut inutile. Pour la seconde fois la France fut envahie, et les jeunes fédérés furent licenciés sans même avoir vu le feu.

Gerdy voulut alors reprendre ses études, mais une variole grave qui l'atteignit au mois d'août 1815 le tint au lit pendant six semaines. Lorsqu'il put se relever, ses ressources pécuniaires étaient à peu près épuisées. Son père, appauvri par les deux invasions, faisait des prodiges d'économie pour lui envoyer de loin en loin quelques pistoles, qui suffisaient à peine à payer le loyer d'une chambrette d'étudiant. Gerdy trouvait heureusement son déjeuner à l'hôpital ; quant à son dîner, il le prenait chez lui et le préparait lui-même, ce qui n'était pas bien long, car ce repas modeste se composait le plus souvent d'un petit pain, d'un morceau de fromage et d'un verre d'eau. Pour sortir de cette situation pénible, et surtout pour mettre un terme aux sacrifices de sa famille, il se décida à affronter le concours de l'internat, résolution prématurée sans doute, car il n'avait que 18 ans, et ses études à la Faculté avaient à peine duré dix mois. Puis, sa santé n'était pas encore rétablie ; à la suite de la variole, son genou gauche était devenu le siége d'un gonflement douloureux. Enfin, l'ouverture du concours était prochaine : pour préparer le vaste programme de l'internat, il ne lui restait que trente jours. Mais il n'était pas homme à reculer devant les obstacles. Il se mit au travail avec une incroyable énergie, disséquant huit heures par jour, enfermé dans sa chambre le reste du temps, dormant seulement deux heures sur vingt-quatre, et trop pauvre pour faire du feu pendant les longues nuits de novembre. Il arriva au concours presque exténué, subit néanmoins ses épreuves avec assurance, mais il ne put être nommé. Ce double excès de travail et

de privations, aboutissant à un échec, imprima une nouvelle secousse à son organisation. Son genou gauche, déjà malade depuis quelque temps, devint le siége d'une tumeur blanche fort grave. Les dernières séances du concours de l'internat avaient eu lieu à la fin de décembre. Le 1er janvier 1816, il fut obligé de se mettre au lit, où il resta sept mois entiers. Le genou s'était rapidement tuméfié, la cuisse était amaigrie, comme étranglée au-dessus de l'articulation ; les mouvements étaient peu douloureux, mais ils s'accompagnaient d'un bruit de frottement qui était l'indice d'une altération des cartilages diarthrodiaux. Cet état, d'après les idées du temps, ne comportait guère d'autre traitement que l'amputation. Gerdy ne voulut pas s'y résoudre, et il fit bien, car les sangsues, les cataplasmes, les moxas, l'immobilité finirent par amener la résolution de l'engorgement articulaire. A la fin de juillet, le gonflement avait disparu; la jointure était toujours fort roide, mais n'était plus douloureuse, et, quoique le membre fut fort affaibli, le malade put commencer à se lever et à faire quelques pas dans sa chambre, à l'aide d'une genouillère qu'il fut obligé de conserver encore pendant toute une année.

Peut-être aurait-il gardé plus longtemps le lit, s'il n'eût été désireux de prendre part au concours des prix de l'École pratique. Pendant les sept mois de repos forcé qu'il venait de subir, il n'avait pas perdu son temps, et, depuis le moment surtout où il avait entrevu l'espoir de la guérison, il avait préparé sans relâche ce concours, sur lequel il comptait pour prouver à ses parents que leurs sacrifices n'étaient pas inutiles. Il se rendit donc à la Faculté encore faible, traînant la jambe, appuyé sur une canne, et dans un état d'excitation nerveuse qui lui fit tout à coup perdre la voix au milieu de son épreuve d'anatomie. Sans ce contre-temps il eut gagné le prix ; il n'obtint que l'accessit. [1]

Ce léger succès, purement honorifique, lui rendit, non le courage, il n'en avait pas besoin, mais l'espérance. Il rentra dans sa famille, confiant dans l'avenir et comptant bien sur le prochain concours de l'internat. Mais ses forces le trahirent encore; sa santé, brisée par tant de secousses, ne se rétablit que lentement,

et lorsqu'il put revenir à Paris, après les vacances, il apprit que la liste des concurrents était déjà close.

Mais il apprit en même temps qu'un autre concours devait s'ouvrir l'été suivant pour la nomination de trois aides d'anatomie. L'anatomie avait été jusqu'alors son étude favorite. Il mit tout son espoir dans ce nouveau concours. Il reprit les dissections avec ardeur, et, pour s'exercer aux épreuves orales, il ouvrit à la Charité un cours public d'anatomie et de physiologie. C'était pendant l'hiver de 1817; il n'avait pas encore 20 ans. Jamais peut-être, depuis J.-L. Petit, les sciences médicales n'avaient eu un professeur aussi jeune. Le succès dépassa son attente; les élèves se rendirent à ses leçons en nombre suffisant pour lui faire une petite renommée. Alors pour la première fois il conçut la pensée de parvenir au professorat. L'ambition lui vint, et cette place d'aide d'anatomie où jusqu'alors il n'avait cherché qu'un gagne-pain, il la convoitait maintenant avec une ardeur nouvelle, parce que c'était la première étape du long chemin qu'il espérait parcourir. Aussi comme il redoubla d'efforts, comme il s'acharna au travail! L'été venu il s'engagea dans le concours; il fit de bonnes pièces, sa composition écrite fut louée par ses juges, et ses compétiteurs eux-mêmes rendirent hommage au talent qu'il montra dans les épreuves orales. Il touchait déjà au but; quatre années de lutte opiniâtre contre la maladie et contre la pauvreté allaient enfin recevoir leur récompense. Quelques jours encore et son nom sortirait certainement de l'urne mystérieuse. Sûr de ses droits et ne supposant même pas qu'on pût lui faire une injustice, il n'était pas allé voir ses juges et il attendait avec confiance le résultat du scrutin.

Les juges, de leur côté, avaient remarqué ce grand jeune homme à l'extérieur rustique, à la figure accentuée, au langage impétueux, qu'aucun d'eux ne connaissait encore, que personne ne leur avais recommandé, et qui venait pourtant de déployer devant eux les connaissances les plus solides et les plus brillantes qualités. Tous désiraient le nommer, mais chacun d'eux avait un candidat qu'il ne voulait pas sacrifier; puis Gerdy était bien jeune; il avait le temps devant lui; il réussirait certaine-

ment au prochain concours; il n'aurait rien perdu pour attendre..... On alla aux voix. Bogros, que ses épreuves orales semblaient rendre impossible, dut la première place à une habile manœuvre de Breschet et à l'influence de Béclard dont il était le préparateur particulier. Legouais et Senelle, qui avaient du reste beaucoup mieux concouru que Bogros, obtinrent la deuxième et la troisième places. Quant à Gerdy, qui aurait dû passer avant tous les autres, on se contenta de lui donner la première mention honorable [2].

Ce fut un coup de foudre pour le malheureux jeune homme qui avait mis dans ce concours son dernier écu et sa dernière espérance. Pendant quatre ans la mauvaise fortune l'avait trouvé inébranlable; ni la maladie n'avait pu l'abattre, ni la misère n'avait pu le décourager; mais l'iniquité l'accabla. Ce qui l'avait soutenu jusqu'alors c'était sa foi juvénile, sa croyance à la justice des hommes et à la toute-puissance du droit. Ce fut sa première, sa seule illusion peut-être, et en la perdant il retomba désespéré. Il abandonna la lutte, il renonça à l'enseignement, à la science, à la fortune, à la gloire, à tout ce que sa jeune ambition avait rêvé; il se résigna à quitter Paris pour toujours, à retourner dans son village, à prendre place à côté de l'humble praticien qui lui avait prêté son premier livre d'ostéologie. Mais pour cela il fallait d'abord qu'il obtînt le diplôme de docteur, et il lui manquait plusieurs inscriptions qu'il n'avait pu prendre faute d'argent; les faibles sommes que son père lui avait envoyées depuis un an avait été absorbées par l'épreuve coûteuse des pièces d'anatomie. Il espéra que sa famille, dans un dernier effort, pourrait rassembler encore quelques centaines de francs, et dans cette confiance il écrivit au conseil de l'École pour demander le rappel de ses inscriptions en retard. Il porta lui-même cette lettre à la Faculté et le hasard voulut qu'il rencontrât dans les bureaux Chaussier, l'un des juges de son dernier concours. « Eh ! quoi, lui dit Chaussier, vous voulez nous quitter?
« Ne savez-vous donc pas que le jury a été frappé de vos épreuves
« et que notre plus grand désir est de vous nommer au prochain
« concours? — Si vous aviez voulu de moi, répondit rudement

« Gerdy, vous m'auriez nommé hier. Je ne suis pas tenté de « recommencer; d'ailleurs il est trop tard, mon père n'a plus « d'argent. Je n'ai pas le temps d'attendre un autre concours. »

Le soir même il alla retenir sa place à la diligence, et peu de jours après il partit pour Loches où il se proposait de rester pendant quatre mois, c'est-à-dire jusqu'à la rentrée de la Faculté. Il trouva sa famille dans une situation navrante. Les récoltes avaient manqué; la disette était affreuse et générale. Il s'assit tristement au foyer paternel, se reprochant d'être en partie la cause de la gêne de ses parents. Seul confident de ses propres inquiétudes, il ne parla à personne de ses inscriptions arriérées. A quoi bon? Où son père aurait-il pris la somme que la caisse universitaire devait tôt ou tard réclamer?

Il y avait déjà six semaines que Gerdy était retiré à la campagne, lorsqu'il reçut de Paris une lettre portant le sceau de la Faculté: c'était sans doute la réponse à sa demande d'inscriptions. Il l'ouvrit avec assez d'indifférence, car pour lui maintenant la difficulté n'était pas d'obtenir ses inscriptions, mais de les payer. Il brise le cachet, il lit: ô surprise! ô joie inattendue! la Faculté lui fait savoir que, par suite d'une décision prise dans la dernière séance du mois d'août, elle l'a nommé, sans concours, aide d'anatomie, et qu'elle l'invite à se rendre à Paris pour entrer immédiatement en fonctions. D'où venait ce revirement inespéré? Gerdy ne tarda pas à l'apprendre. Chaussier, excellent homme à qui on ne pouvait reprocher qu'un peu de faiblesse, avait éprouvé des regrets tardifs, en voyant partir ce jeune homme plein de talent, dont il venait de briser la carrière. La dure réponse de Gerdy, loin de l'indisposer, l'avait ému. La décision du jury avait été ratifiée par la Faculté le 17 juillet 1817; Tissier, le plus ancien des quatre aides d'anatomie, tomba malade peu de temps après, et mourut pendant la seconde quinzaine du mois d'août. Aussitôt Chaussier rassemble ses collègues du jury, leur rappelle les diverses phases du dernier concours, leur dépeint la situation malheureuse du candidat qu'ils ont sacrifié et réussit à leur faire partager ses regrets. On décide qu'on proposera à la Faculté de ne pas mettre au concours la place vacante, et de nommer Gerdy

sans autre formalité. Chaussier présente lui-même cette proposition au conseil des professeurs le 30 août 1817; la Faculté approuve; trois jours après, Gerdy reçoit sa nomination [3].

Toute cette famille attristée passa tout à coup du découragement à l'espérance. Gerdy aimait à parler de ce jour qui fut peut-être le plus beau de sa vie. La place d'aide lui assurait du pain pour quatre ans, lui permettait de prendre des élèves particuliers, de s'exercer à l'enseignement. Ses parents avaient enfin la certitude que leur fils pourrait se faire recevoir docteur. Mais lui, il songeait déjà à autre chose. Il sentait qu'il avait mis le pied sur le premier degré de l'échelle qui devait le conduire au professorat. Le jour viendrait où, à son tour, il aurait sa part d'influence, où à son tour, il tiendrait dans ses mains les destinées des autres, et il jura en lui-même de ne jamais oublier le désespoir où un acte d'injustice l'avait plongé, et d'où il n'avait pu sortir que par un acte d'arbitraire. Dès ce moment, et avant de rentrer dans cette mêlée où il devait user sa vie, il voua une haine mortelle au favoritisme, à la corruption et à l'intrigue. C'était le serment d'Annibal; il y resta fidèle jusqu'à son dernier jour.

En rentrant à Paris, il prépara le concours de l'internat, où il se présenta quelques semaines plus tard; mais il manquait de protecteurs et, quoiqu'il eût fait de bonnes épreuves, il échoua. Il était au bout de ses trois années d'externat, et ne pouvait plus par conséquent songer à devenir interne. Il s'en consola bien vite, et pourtant cet échec exerça une grave influence sur sa carrière. Au lieu de diriger ses puissantes facultés vers l'observation des malades, et d'acquérir de bonne heure ce sens pratique que donne le séjour dans un hôpital, il se livra à des études d'un ordre tout différent. L'anatomie, la physiologie, l'histoire naturelle, l'hygiène, la philosophie médicale, la psychologie, tels furent les vastes sujets de ses méditations et de ses recherches. Quant à la chirurgie, il ne s'y adonna que beaucoup plus tard, lorsqu'il fut placé à la tête d'un service d'hôpital. Mais il n'était plus temps de changer la direction de son esprit. Jamais, même dans les salles qu'il dirigeait, il ne sut s'astreindre aux mille dé-

tails de la pratique. Il découvrit d'importants phénomènes, de grandes lois ; il formula d'utiles préceptes de thérapeutique, il inventa de savantes opérations ; il fit faire, en un mot, des progrès considérables à la chirurgie ; mais en lui le praticien ne fut pas à la hauteur du savant, et, en devenant un grand pathologiste, il ne fut jamais un grand chirurgien.

Pendant la durée de ses fonctions d'aide d'anatomie, c'est-à-dire de 1817 à 1821, Gerdy fit un grand nombre de cours, publics ou particuliers, d'anatomie et de physiologie, et, désormais au-dessus du besoin, il commença à s'occuper de recherches originales. Il travailla ainsi tout un an sans rien publier. Mais la nomination de Béclard à la chaire d'anatomie, le 6 novembre 1818, laissa vacante la place de chef des travaux. Cette place, aux termes du règlement, devait être mise au concours, et tout annonçait qu'elle deviendrait le partage de l'un des prosecteurs de la Faculté. Gerdy, simple aide d'anatomie, ne songeait pas à concourir ; mais prévoyant qu'une place de prosecteur allait devenir vacante, il se hâta de publier ses premiers travaux pour se créer des titres antérieurs. En quelques semaines il fit quatre lectures devant la Société de l'École de médecine. Ce fut d'abord, le 15 décembre 1818, un *Mémoire sur l'organisation du cœur*, puis, le 14 janvier suivant, un *Mémoire sur la circulation veineuse*, et le 28 du même mois, un *Mémoire sur la circulation capillaire*. La quatrième lecture, beaucoup moins importante, était une simple note sur un cas fort curieux de *spina-bifida* (25 février 1819). Ce dernier travail ne pouvait offrir qu'un intérêt partiel, mais les trois autres avaient une grande portée ; la description des zônes fibreuses et des fibres musculaires du cœur n'avait jamais été faite avec autant d'exactitude, et il est vraiment remarquable que les deux Mémoires sur la circulation aient pu sortir d'une tête de 21 ans. On croyait alors généralement, en France, que le cœur était le seul agent actif de la circulation : les artères, les veines, les capillaires étaient considérés comme de simples tuyaux de conduite, entièrement inertes, susceptibles seulement de se laisser distendre et de réagir par pure élasticité. Gerdy ne craignit pas d'attaquer cette erreur, il

soutint que l'activité propre des artères, et surtout des capillaires, contribuait bien plus que le cœur à pousser le sang dans les veines; il ajouta que la rapidité du sang veineux variait beaucoup dans les diverses parties du corps; enfin il démontra que la pesanteur exerce sur la circulation une influence considérable. Déjà il prenait place entre les vitalistes purs de l'école de Bichat et les physicistes de l'école opposée. Comme ceux-ci, il reconnaissait l'intervention des lois physiques dans les phénomènes des êtres vivants; comme ceux-là, il accordait à tous les tissus des propriétés vitales. Quelques années encore, et il allait devenir à son tour le chef d'une école nouvelle, moins exclusive et plus durable que les deux autres. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que, dès ses premiers pas dans la physiologie, il avait reconnu l'influence de la pesanteur sur la circulation; cette idée, émise alors en passant, il devait, quinze ans plus tard, la développer, la féconder et en tirer des applications chirurgicales de la plus haute importance.

Sur ces entrefaites, le concours pour la place de chef des travaux anatomiques se termina, le 30 avril 1819, par la nomination de Breschet. Ce ne fut pas une mince surprise pour ceux qui savaient combien ce concurrent était malhabile dans les dissections. Le fait est que Breschet n'avait point fait ses pièces lui-même, et qu'il s'était servi du scalpel d'un autre. Notre éminent collègue, M. J. Cloquet, qui ne fut pas nommé et qui aurait dû l'être, doit encore s'en souvenir.

La promotion de Breschet laissait un vide dans les rangs du prosectorat. Déjà les aides d'anatomie se disposaient à concourir; Gerdy, quoique le plus jeune d'entre eux et le dernier nommé, comptait bien prendre une revanche éclatante sur les candidats qu'on lui avait préférés dans le précédent concours. Mais le favoritisme en avait décidé autrement. Un jour, les futurs compétiteurs trouvèrent leur collègue Bogros installé dans l'ancien cabinet de Breschet; inquiets et surpris, ils allèrent aux informations; ils apprirent que le concours n'aurait point lieu, qu'on ne nommerait point de prosecteur; désormais, et à perpétuité, les cours devaient être préparés par Bogros, qui prendrait

le titre de *préparateur,* et, comme tout travail mérite récompense, on allait donner au nouveau préparateur les appointements du prosecteur, dont la place demeurait supprimée.

D'où venait cette faveur exceptionnelle, accordée, au mépris de l'équité et en dépit des règlements, à un homme qui ne s'était créé aucun titre ni dans l'enseignement, ni dans la science, et dont l'incapacité était connue de tout le monde? Ce n'est pas le détail le moins instructif de l'histoire de ce temps là. Bogros, déjà âgé de 33 ans, ne portait ombrage à personne; simple et bon, dépourvu de toute initiative, laborieux du reste, et infatigable comme une machine, il ne voyait dans l'anatomie qu'un art manuel, et avait fini par acquérir dans la pratique des dissections, une grande habileté. Nul ne savait mieux que lui pousser une injection, gratter un os, tendre et peindre une pièce; mais il fallait qu'on lui donnât de la besogne, car par lui-même il n'aurait rien entrepris. Béclard, chef des travaux anatomiques, avait remarqué ce pauvre diable et l'avait attaché à son cabinet; plus tard, devenu professeur, il avait conservé beaucoup d'affectiou pour son ancien préparateur. Mais déjà avant cette époque Breschet avait compris tout le parti qu'on pouvait tirer de cet ouvrier patient et modeste, qui consentait de grand cœur à travailler pour lui. Quand Breschet éprouvait le besoin de faire une découverte, il mettait Bogros à l'ouvrage, et quand il avait un concours à subir, c'était encore Bogros qui lui faisait ses pièces. Celui-ci fut d'abord très-flatté d'une pareille confiance, mais peu à peu, à force d'entendre vanter les travaux qu'il avait faits pour autrui, il finit par se croire très-capable, et voulut à son tour devenir quelque chose. On venait justement d'annoncer un concours pour trois places d'aides d'anatomie, il résolut d'y prendre part. Ce projet n'était pas sans hardiesse, car Bogros ne brillait qu'à l'amphithéâtre; il ne savait ni parler, ni écrire, et ignorait même l'orthographe. Mais l'amitié de Breschet lui vint en aide. Ils conclurent une alliance offensive et défensive. Il fut convenu que Bogros continuerait à fournir à Breschet des pièces de concours, et qu'en échange Breschet founirait à son associé des compositions

écrites. Il ne s'agissait plus que d'inventer un moyen assez ingénieux pour endormir la surveillance des candidats et des juges. Ce moyen fut trouvé, le concours commença, la manœuvre réussit, et on n'a pas oublié que Bogros fut nommé aide d'anatomie au détriment de Gerdy.

Cet heureux succès était encourageant. Deux ans plus tard, lorsque la place de chef des travaux devint vacante par la promotion de Béclard, Bogros paya loyalement sa dette. Pour plus de sécurité, il s'inscrivit parmi les compétiteurs, et fit de magnifiques pièces, qui passèrent pour la plupart sous le nom de Breschet.

Par pari refertur. Il était résulté de cet échange mutuel de services, une étroite intimité entre Breschet et Bogros. La bienveillance de Béclard était déjà acquise à ce dernier, qui dut à ce protecteur puissant, et aux actives manœuvres du nouveau chef des travaux anatomiques, la faveur d'être promu sans concours à une sortie du prosectorat perpétuel.

En apprenant cette nouvelle inattendue, les aides d'anatomie s'émurent. Gerdy rédigea une réclamation qui fut lue le 24 juin 1819 dans le Conseil de l'école [4]. Le 22 juillet, il fut décidé que cette réclamation était fondée, et que la place de prosecteur vacante serait mise au concours [5]. Cependant, Bogros avait déjà pris possession de ses nouvelles fonctions et de ses nouveaux appointements ; il lui était dur de s'en séparer. Ses protecteurs jugèrent que le meilleur moyen était de gagner du temps. Dans la séance du 5 août, le concours fut remis au mois de novembre suivant [6]. Puis, le mois de novembre venu, il n'en fut plus question. Quatre mois s'écoulèrent encore sans changement. Le 9 mars 1820, Gerdy adressa à la Faculté une nouvelle réclamation. Cette fois, Chaussier se chargea de l'affaire, et l'ouverture du concours fut définitivement fixée au 1er avril [7].

Bogros avait gagné un an, mais c'était peu de chose à côté de l'espoir dont il s'était bercé. Il ne lui restait plus que la chance de concourir comme les autres. Il s'y résigna, comptant bien sur la plume auxiliaire de Breschet.

Il n'y a pas de petits événements dans la vie ; ce sont quelque-

fois des circonstances légères qui décident de l'avenir d'un homme, de la tournure de son caractère, de la direction de son esprit. En faisant connaître tant de détails minutieux, je crains de fatiguer votre attention. Je ne puis pourtant les passer sous silence, car ils ont exercé sur la vie de Gerdy une influence décisive. Le malheur voulut qu'au début de sa carrière, il se heurtât contre des menées et des complots. Il finit par les déjouer, mais son âme aigrie resta pour toujours ouverte à la méfiance. Il voyait partout des conspirations, des intrigues souterraines, et tout ce qui lui paraissait suspect était dans son esprit irrévocablement condamné. Plus d'une fois il rencontra juste, mais souvent aussi il se trompa, et presque jamais il ne sut revenir sur sa première impression. Cette tendance malheureuse a attristé sa vie; elle l'a rendu injuste envers quelques hommes, elle a détaché de lui beaucoup de ses collègues, et l'a jeté dans un isolement dont ses ennemis ont profité.

Revenons maintenant à ce concours du prosectorat, qui a eu pour lui des conséquences si fâcheuses.

Les épreuves commencèrent le 1er avril 1820 ; les pièces furent régulièrement déposées, et le jour de la composition écrite arriva. Les candidats s'assirent dans la grande salle des thèses, chacun prit place dans un coin, et le jury, après avoir donné la question, se retira. Quelques instants après, Bogros, prétextant un léger besoin, demanda à ses compétiteurs la permission de sortir, et rentra au bout d'une minute. Ce fut pour l'esprit perçant de Gerdy comme une révélation. Il se souvint que trois ans auparavant, à pareille époque, à pareille épreuve, pendant le concours des aides d'anatomie, Bogros était sorti sous le même prétexte au commencement et à la fin de la séance ; il se souvint que, chargé par le sort de suivre la lecture de la copie de Bogros, il avait été surpris de n'y pas voir de fautes d'orthographe ; qu'enfin, le candidat avait balbutié en lisant, comme s'il ne connaissait pas sa propre écriture. Il en conclut qu'il avait alors été victime d'une fraude, que cette fraude se renouvelait aujourd'hui, que quelqu'un, déjà prévenu, était caché quelque part, dans le cabinet du prosecteur sans doute, écrivant une co-

pié dont Bogros viendrait bientôt s'emparer. Cette découverte une fois faite, il rédigea sa composition avec une activité fiévreuse, et lorsqu'il eut terminé, une demi-heure avant la fin de la séance, il se mit à surveiller les mouvements de Bogros. Celui-ci se retournait déjà sur sa chaise et se disposait à exécuter la seconde partie de son plan. Gerdy le prévint, sortit le premier, fit quelques pas dans le corridor circulaire qui entoure le grand amphithéâtre de l'École, et se trouva face à face avec Breschet, qui sortait du cabinet du prosecteur tenant un papier à la main. Il le croisa rapidement, gagna le fond du corridor, revint presque aussitôt sur ses pas, et rentra dans la salle. — Quelques instants après, Bogros fit une seconde sortie aussi courte que la première. En le voyant reparaître, Gerdy se lève avec indignation. « Monsieur, s'écrie-t-il, sortez, retirez-vous « du concours ! » Les autres compétiteurs, qui n'avaient pas suivi la manœuvre, ouvraient de grands yeux étonnés. Bogros, atterré, se récrie, veut se fâcher. « Tout cela est inutile, dit Gerdy, vous « avez une copie dans la poche, quelqu'un que j'ai vu vient de « vous la donner. Si je mens, prouvez-le, laissez-vous fouiller ! » Béclard, qui attendait dans la salle voisine, entend ce vacarme; il entre, apaise le tumulte, décide que les deux champions, pendant la fin de la séance, se placeront à la même table, l'un près de l'autre, et qu'ils contre-signeront mutuellement toutes les pages de leurs copies. Désormais la substitution était impossible. Mais la séance était presque terminée; Bogros, comptant sur un renfort qui n'avait pu venir, avait laissé aller sa plume, sans s'inquiéter de ce qu'il écrivait. Le malheureux remit sa composition, mais ne vint pas la lire. Il s'avoua vaincu ; le concours se termina sans lui.

Gerdy ne doutait plus du succès ; les épreuves lui avaient été favorables; ses compétiteurs eux-mêmes le reconnaissaient. Cependant la délibération du jury se prolongeait et les juges en sortant refusèrent de faire connaître leur décision. Que présageait ce silence? Rien de bon, et on le sut bientôt. Dans la séance du 15 juin 1820, la Faculté adopta le rapport de Béclard dont les conclusions étaient. 1° qu'il n'y avait pas lieu de nom-

mer à la place de prosecteur; 2° que comme il fallait pourtant que quelqu'un préparât le cours, Bogros serait nommé *préparateur;* 3° que Gerdy et Desportes s'étant distingués dans les épreuves recevraient un témoignage public de satisfaction [8]. C'est-à-dire que, à part cette dernière clause, les choses étaient remises dans le même état qu'avant le concours. O ironie! le jury déclare que deux candidats ont mérité des témoignages de satisfaction, et déclare en même temps qu'il n'est satisfait de personne! Un troisième candidat s'est rendu coupable d'une tentative odieuse et c'est celui-là qu'on récompense! Bien des fois Gerdy m'a raconté cette histoire, dont les principaux détails et les conclusions sont consignés dans les actes officiels de la Faculté. Il m'en a parlé encore cet hiver pendant sa dernière maladie, presque à son lit de mort; sa voix déjà éteinte ne rendait plus que des sons impuissants, mais son œil s'animait encore au souvenir de cette ancienne injustice. Ce n'était qu'un point dans sa vie; loin de perdre à ce jeu il y avait au contraire trouvé profit, puisqu'il fut nommé prosecteur l'année suivante, et qu'il resta ainsi un an de plus en fonctions. Et pourtant il ne voulait pas que cela fut oublié! Il ne haïssait pas ses juges; il ne me les a jamais nommés, à l'exception de Béclard qu'il regardait comme un honnête homme, égaré un moment par son affection pour Bogros; ce qui l'indignait c'était l'acte en lui-même, c'était l'intrigue triomphante, la fraude récompensée, le droit violé, le concours tourné en parodie, et il voulait avant de mourir faire fructifier cet exemple, pour inspirer à ceux qui devaient lui survivre le sentiment de la justice et le respect du devoir.

L'issue inattendue du concours du prosectorat faisait une situation difficile aux aides d'anatomie. L'une des deux places de prosecteurs était déjà supprimée; l'autre sans doute le serait bientôt, car il était déjà vaguement question de faire pour Dugès ce qu'on avait fait pour Bogros. Ce nouveau danger fut heureusement évité: on se contenta de nommer Dugès prosecteur surnuméraire sans appointements, ce qui ne nuisait à personne; mais cette décision ne fut prise que le 20 décembre de l'année sui-

vante [9], et jusque-là il fut permis de craindre la suppression totale du prosectorat proprement dit. Gerdy, voyant son avenir menacé du côté de l'école, se retourna d'un autre côté. On venait d'instituer au Muséum des places d'élèves naturalistes; le concours était déjà annoncé. L'intrépide compétiteur se fit inscrire et fut nommé au mois de novembre 1820.

Après avoir pris cette sage précaution contre des éventualités inquiétantes, Gerdy revint à la charge et s'entendit avec ses collègues d'adjuvat dont les fonctions, comme les siennes, allaient bientôt expirer. L'un d'eux, découragé, donna sa démission et retourna en province; c'était Legouais. Les autres s'occupèrent d'obtenir le rétablissement du concours du prosectorat et demandèrent, en pis-aller, que si on leur refusait toute chance d'avancement on les prolongeât du moins dans leurs fonctions d'aides. La Faculté parut d'abord disposée à accueillir favorablement cette demande; c'était la conséquence à peu près inévitable de la mesure exceptionnelle prise en faveur de Bogros. Cette belle et féconde institution des concours de l'École pratique, à laquelle la chirurgie française doit en grande partie sa splendeur, cette pépinière chirurgicale où les jeunes talents se développent, où se forment les anatomistes, les physiologistes, les chirurgiens, où les hôpitaux et la Faculté viennent recruter leur personnel, tout cela fut alors bien près de disparaître. La prorogation indéfinie des prosecteurs et des aides, qui fut en question pendant plusieurs mois, aurait suspendu les concours et fermé l'avenir à toute une pléiade de jeunes travailleurs qui devaient plus tard illustrer leur pays. C'étaient les Blandin, les Velpeau, les Bouvier, les Amussat, pour ne parler que de ceux qui étaient déjà préparés à la lutte, et qui depuis plusieurs années attendaient, l'arme au pied, le moment du concours. La Faculté comprit combien il eût été fâcheux pour la science et pour sa propre gloire de leur couper le passage et d'éteindre en eux le feu sacré du travail. Le 22 mars 1821, elle accepta la démission motivée de Legouais et déclara qu'elle voulait conserver le principe des fonctions temporaires [10]. Une commission nommée séance tenante fit son rapport le 29 avril suivant, et décida que

les places d'aides seraient mises au concours. M. Bouvier, couvert depuis trois ans de toutes les couronnes de l'École pratique, fut désigné pour remplacer provisoirement l'aide d'anatomie démissionnaire. Mais on ne prit aucune décision sur la place de prosecteur, et Bogros fut maintenu dans la position irrégulière à laquelle il se cramponnait depuis plus de deux ans [11].

Gerdy ne perdit pourtant pas courage; le 12 juillet 1821, il adressa à la Faculté une nouvelle réclamation [12]. La Faculté décida d'abord qu'elle maintenait son précédent arrêté, et toutefois elle ne tarda pas à se déjuger, car dans la séance suivante (26 juillet), elle prit enfin le parti, après deux années d'oscillations, de rentrer dans la ligne droite, et de mettre au concours la place de prosecteur [13]. Le concours eut lieu, et Gerdy fut nommé le 20 décembre 1821, après une attente qui n'avait pas duré moins de deux ans et huit mois. Le même jour, MM. Bouvier, Blandin, Velpeau et Amussat furent nommés aides d'anatomie, et les cadres de l'école pratique se trouvèrent enfin au complet [14]. Jamais certainement ils ne furent mieux remplis.

Quant à Bogros, on créa pour lui, en dehors du prosectorat, une place de *préparateur* à vie, avec 1,200 fr. d'appointements. C'était par là qu'il aurait fallu commencer. Désormais il renonça à tout avancement, et rentra dans l'obscurité où il retrouva les principes de probité qu'une ambition déplacée lui avait fait oublier un moment. Son caractère doux et affectueux lui fit pardonner un égarement passager, dont il eût été injuste, d'ailleurs, de faire peser sur lui la principale responsabilité. Il se traîna encore pendant quelques années dans les amphithéâtres où il travaillait presque toujours pour les autres; il y usa sa santé et mourut à la peine, âgé de 39 ans, laissant dans le musée quelques belles pièces d'anatomie, mais n'ayant rien produit, du reste, si ce n'est un mauvais procédé pour la ligature de l'iliaque externe, et un mémoire de huit pages sur l'injection prétendue des tubes nerveux. Ainsi finit cet infortuné, plus digne de pitié que de blâme, victime de ses propres protecteurs qui, au lieu de le laisser retourner dans ses montagnes, où il eut trouvé la santé et le bonheur, entreprirent, au détriment de la justice, de le

hisser dans une position supérieure à ses facultés, et ne purent lui créer qu'une existence de déception et de misère.

Il avait été jeté comme une entrave sur le passage de Gerdy; mais on n'arrête pas ainsi les hommes qui possèdent, outre le droit, l'intelligence et l'énergie. Gerdy finit donc pas surmonter cet obstacle. Mais cinq années de luttes continuelles contre le favoritisme des uns, contre la perfidie des autres, lui avaient donné le mépris des hommes, et avaient laissé sur son caractère une empreinte ineffaçable. Il s'enferma dans un isolement sauvage, évitant le contact d'une société qu'il croyait à jamais corrompue, inaccessible à l'indulgence, inquiet, ombrageux, avare de son estime, et plus encore de son amitié. Tel il était alors, et tel il resta depuis. Il conserva des principes inflexibles; mais en pratiquant la vertu, il ne sut pas la rendre aimable. Ceux qui le lui ont reproché en avaient-ils bien le droit? Était-ce sa faute, si, dès son entrée dans la vie, à un âge où les impressions ne s'éteignent pas, il avait été poursuivi par le malheur, foulé aux pieds par l'injustice? C'est pour cela que j'ai dû m'imposer la tâche de transcrire longuement cette page de son histoire, au risque de sortir des règles du panégyrique, en révélant des vérités aussi dures à entendre que périlleuses à dire.

Les préoccupations orageuses du concours du prosectorat n'avaient pas détourné Gerdy de ses travaux. Il avait continué ses cours, ses recherches d'anatomie et de physiologie, et cette année 1821, si féconde pour lui en émotions de toutes sortes, fut précisément l'une des plus remarquables de sa vie scientifique. Il lut d'abord à l'Académie de médecine, récemment instituée, son célèbre *Mémoire sur la structure de la langue,* où la disposition des muscles linguaux intrinsèques se trouvait pour la première fois décrite avec quelque exactitude. Puis il publia, dans le *Journal complémentaire* de Panckoucke, un article général sur l'étude de la physiologie, bientôt suivi d'un travail de premier ordre, inséré dans le même journal et intitulé : *Essai d'analyse des phénomènes de la vie* (septembre 1821). Cet essai fut un coup de maître, et aucun travail peut-être n'a exercé sur les destinées de la physiologie une influence plus étendue. Pour

en faire sentir toute l'importance, il est bon de dire quelques mots des doctrines qui se disputaient alors les suffrages.

Il y avait d'abord une certaine secte de gens soi-disant orthodoxes, qui auraient cru profaner l'œuvre de Dieu en étudiant les lois de la vie, et qui, pour expliquer toutes choses, avaient trouvé ce grand mot vide de sens : le principe vital. Cette petite église avait bien ses schismes et même ses hérésies ; mais elle retrouvait son unité dès qu'il s'agissait de combattre l'ennemi commun, c'est-à-dire la science. Puis, comme tout excès provoque un excès inverse, vis-à-vis cette extrême droite, il y avait une extrême gauche, composée de gens à qui la chimie et la physique avaient tourné la tête, et qui prétendaient expliquer tous les phénomènes des corps vivants par les lois de la nature morte. Entre ces deux sectes, également excentriques, se plaçaient les vrais physiologistes qui admettaient à la fois dans l'organisme des phénomènes physiques et des phénomènes vitaux. Ils étaient en petit nombre, et néanmoins divisés en deux camps. L'école de Bichat, représentée par Richerand et Chaussier, faisait aux phénomènes vitaux une part exagérée ; l'autre école, déjà dirigée par Magendie, leur faisait une part trop restreinte, et méconnaissait l'intervention de la vie dans un grand nombre de fonctions où les lois de la physique et de la chimie jouent un rôle important, mais non exclusif. Gerdy, cherchant les causes de ces divergences, ne tarda pas à reconnaître qu'elles étaient le résultat d'un malentendu, que la plupart des fonctions sont complexes et se composent de plusieurs phénomènes, les uns physiques, chimiques ou mécaniques, les autres purement vitaux. Pour éviter à l'avenir toute confusion semblable, il résolut de diviser et de classer les actes multiples de l'organisme. Là, où jusqu'alors on avait employé la synthèse, il se livra, lui, à l'analyse, et, comme les chimistes à la recherche des corps simples, il s'efforça de décomposer les fonctions vitales pour les ramener à un certain nombre de faits-principes, désignés par lui sous le nom de *phénomènes simples*. Bien d'autres, avant lui, avaient tenté cette entreprise ; mais, fascinés par la gloire de Newton, à qui il avait suffi de découvrir une seule propriété de la matière

pour pénétrer le secret des plus grands phénomènes de la nature, ils avaient voulu ramener à la simplicité tous les actes de la vie, en les expliquant au moyen de ces deux propriétés de la matière organisée : la sensibilité et la contractibilité. Gerdy suivit une marche inverse ; il fit reposer le vitalisme sur des bases plus solides. Ce nouveau vitalisme différait autant de l'autre que la chimie des modernes diffère de celle des anciens. Autrefois, on croyait qu'il n'y avait que quatre corps simples ; plusieurs n'en voulaient que trois ; les plus généreux en admettaient jusqu'à cinq. Aujourd'hui, on en connaît plus de soixante, et tous les jours on en découvre de nouveaux. Gerdy fit subir à la physiologie générale une révolution analogue. Après avoir poussé aussi loin que possible l'analyse des fonctions, il admit comme phénomènes simples tous ceux qu'il n'avait pu décomposer ; puis, faisant une grande classe de ceux qui dépendaient exclusivement des lois de la physique générale, il réunit, dans une autre classe, sous le nom de *phénomènes vitaux,* ceux qui, dans l'état actuel de la science, échappaient à toutes les explications. Cette dernière classe renfermait dix-huit groupes de phénomènes, relevant chacun d'une *propriété* ou *faculté vitale* particulière.

Telle fût la doctrine entièrement neuve que Gerdy exposa dans son *Essai sur les phénomènes de la vie ;* le temps l'a sanctionnée, et il est aisé de prévoir qu'elle vivra dans l'avenir. Certes, tout n'était pas irréprochable dans l'œuvre du jeune physiologiste ; l'analyse, un peu trop subtile sur certains points, était peut-être insuffisante sur d'autres, et plusieurs phénomènes, classés alors avec juste raison parmi ceux dont la physique et la chimie ne donnaient pas l'explication, étaient appelés plus tard à changer de place et à sortir de la classe des phénomènes vitaux. Il était impossible que du premier jet l'auteur eût atteint la perfection idéale, et qu'il eût deviné toutes les découvertes ultérieures. Mais la nouvelle doctrine avait cela de remarquable qu'elle était compatible avec tous les progrès, et qu'elle pouvait indéfiniment, sans cesser d'être, se prêter à toutes les évolutions de la science. C'était la méthode naturelle substituée aux systèmes, et de même qu'en botanique la méthode de Jussieu est

restée debout au milieu des modifications sans nombre qu'on a fait subir à la délimitation des familles, des genres et des espèces, de même en physiologie, les recherches des successeurs de Gerdy pourront conduire à réviser la classification qu'il a adoptée, mais ne réussiront pas à entamer sa doctrine.

Gerdy n'avait que 24 ans lorsqu'il ouvrit cette voie nouvelle et féconde. A l'âge où l'esprit humain aime les théories brillantes, les explications hasardeuses, il préférait déjà la froide analyse, la méditation sévère et profonde. Il est vraiment incroyable que, si jeune encore, il ait pu embrasser d'un seul coup d'œil le vaste champ de la physiologie, et il est étonnant surtout qu'il n'ait pas reculé devant l'étude si aride et si difficile des facultés intellectuelles.

Gerdy entra en fonctions comme prosecteur le 1er janvier 1822, et il en était temps, car l'institution des aides-naturalistes venait d'être supprimée; il avait par conséquent perdu sa place du Muséum. Ses dix premiers mois d'exercice ne furent traversés par aucun événement notable, mais sa position fut de nouveau compromise au mois de novembre de la même année par un de ces actes iniques que la peur fait commettre aux gouvernements faibles et impopulaires. La Faculté n'avait su se faire remarquer ni par son zèle religieux, ni par son zèle royaliste, et l'abbé de Frayssinous, récemment élevé à la dignité de grand-maître de l'Université, venait de publier une circulaire où on remarquait la phrase suivante : « Celui qui aurait le malheur de vivre sans « religion ou de ne pas être dévoué à la famille régnante, de- « vrait bien sentir qu'il lui manque quelque chose pour être un « digne instituteur de la jeunesse. » Ce jour-là, la suppression de la Faculté fut résolue ; on n'attendait plus qu'un prétexte ; les étudiants le fournirent. Le 18 novembre 1822 la séance de rentrée de l'École de médecine fut troublée par des sifflets et des huées à l'adresse de l'abbé Nicolle, recteur de l'Académie, qui était venu présider la solennité et que les jeunes gens avaient pris pour l'abbé de Frayssinous. Trois jours après, pendant que les professeurs assemblés délibéraient sur le moyen d'empêcher le retour du désordre, Louis XVIII, à l'insu du Conseil royal de

de l'instruction publique et au mépris d'une loi qui n'avait pas été rapportée [15], signait une ordonnance qui déclarait la Faculté supprimée. On ferma les cours, les musées, la bibliothèque, le jardin botanique, l'École pratique; on remboursa aux étudiants l'inscription qu'ils venaient de payer, et on autorisa ceux d'entre eux que la police n'avait pas signalés à aller prendre cette inscription dans les Écoles de province [16].

Gerdy, dont les fonctions se trouvaient ainsi violemment suspendues, se livra pendant tout l'hiver à l'enseignement particulier; mais cela ne pouvait suffire pour réparer les brèches de son revenu parce que les jeunes gens retournaient dans leurs familles et que le quartier latin devenait désert. Il n'avait pas la ressource d'exercer la médecine; car il n'était pas docteur, le règlement de l'ancienne Faculté ne permettant pas aux aides d'anatomie et aux prosecteurs de prendre leur diplôme sans être considérés comme démissionnaires. Dans cette perplexité, Gerdy ouvrit un cours particulier d'anatomie à l'usage des peintres et des sculpteurs. Ce cours eut beaucoup de succès et fut continué presque sans interruption jusqu'en 1830.

Cependant le ministre préparait les bases d'une autre Faculté plus dévouée que l'ancienne. Onze professeurs, considérés comme incorrigibles, furent mis de côté et remplacés par une pieuse coterie où il est triste de voir figurer le grand nom de Laënnec. Les autres professeurs conservèrent leur place. Solennellement instituée le 10 mars 1823, la nouvelle Faculté se réunit pour la première fois le surlendemain; le 17 elle s'occupa de l'École pratique et le 1er avril les aides d'anatomie et les prosecteurs rentrèrent en activité après une suspension qui avait duré pendant tout un semestre.

Ce petit coup d'état universitaire avait du moins eu l'avantage de doter la Faculté d'une institution importante. A chaque chaire de professeur fut attachée une place d'agrégé donnée au concours. Les agrégés, alors comme aujourd'hui, devaient remplacer les professeurs absents ou malades et faire partie du jury des examens; mais ils avaient en outre deux priviléges qui ont été successivement abolis. Seuls ils étaient admis à présenter leur

candidature pour les chaires qui deviendraient vacantes ; seuls ils avaient le droit de se livrer à l'enseignement particulier [17]. Gerdy, qui gagnait sa vie en faisant des cours, éprouvait plus que tout autre le besoin de parvenir à l'agrégation. Il serait superflu de dire qu'il n'avait pas été compris sur la liste des vingt-quatre agrégés que l'abbé de Frayssinous avait, pour la première fois, nommés par ordonnance. Mais il espérait bien être vainqueur au premier concours qui devait s'ouvrir au mois de novembre suivant.

Il se prépara donc avec vigueur à ce concours dont l'issue renfermait pour lui une question de vie ou de mort. Il commença par subir à la hâte ses examens afin de pouvoir soutenir sa thèse en temps opportun. Il prit le diplôme de docteur en chirurgie. Sa thèse inaugurale aurait suffi à elle seule pour montrer l'étendue de ses connaissances, l'originalité et la profondeur de son esprit. Il y avait reproduit en abrégé ses précédents travaux sur la circulation, sur la structure de la langue et du cœur, et il y avait joint des recherches et des discussions sur les sujets les plus variés. C'était d'abord, dans une introduction de dix-huit pages, une classification générale et méthodique de toutes les connaissances humaines ; puis un long et important chapitre sur l'anatomie des régions, chapitre où les gaînes fibreuses des muscles étaient décrites pour la première fois ; un article très-savant sur la classification et la prononciation des lettres dans les diverses langues ; une classification nouvelle des maladies et des lésions ; enfin une discussion de philosophie médicale où l'auteur, à l'occasion des fièvres essentielles, n'avait pas craint de tenir tête à l'école alors florissante de Broussais. Cette thèse, à la fois médicale et chirurgicale, anatomique et physiologique, philosophique et philologique, révéla tout d'un coup la vaste instruction de Gerdy et l'étonnante diversité de ses aptitudes.

Le nouveau docteur se hâta de se faire inscrire pour le prochain concours de l'agrégation, dans la section d'anatomie et de physiologie. Les compétiteurs furent obligés d'écrire en latin leur composition écrite et leur thèse, mais on leur épargna du

moins le ridicule de l'argumentation latine; on avait réservé cette comédie digne de Molière pour le second concours de l'agrégation qui eut lieu trois ans plus tard. Gerdy y échappa heureusement, car il fut nommé du premier coup. Conformément à l'ordonnance il dut, avant d'entrer en exercice, faire un stage de trois ans; mais son titre d'agrégé lui donnait le droit de continuer son enseignement particulier, et pour le moment cela lui suffisait.

Il reprit donc, au mois de novembre 1824, ses cours, interrompus depuis un an, et, avec une activité presque inexplicable, il enseigna à la fois l'anatomie descriptive, l'anatomie appliquée aux arts, la physiologie, la pathologie externe, la médecine opératoire. Il faisait quelquefois jusqu'à quatre leçons dans un jour, et trouvait encore le temps de continuer ses recherches.

En 1825, il obtint un nouveau succès tout à fait inattendu. L'Administration des hôpitaux avait mis au concours deux places de chirurgiens du Bureau central. Il fallait avoir 30 ans pour se faire inscrire, et Gerdy, âgé seulement de 28 ans, n'y avait pas même songé; mais un compétiteur, aussi jeune et plus prévoyant que lui, fit des démarches si efficaces, que la limite d'âge fut abaissée de 3 ans. Le dernier jour de l'inscription était déjà venu, et Gerdy ignorait encore qu'il lui fût permis de concourir. Ce fut Blandin, son rival, qui vint loyalement le lui annoncer. Ils allèrent s'inscrire ensemble et furent nommés tous les deux.

Agrégé et chirurgien des hôpitaux, Gerdy avait parcouru jusqu'au bout la carrière des concours. Tout ce que pouvait gagner le travail et le talent, il l'avait conquis. Le reste dépendait de la faveur, et il y comptait moins que personne. Le temps n'était plus de ces glorieuses luttes où les places de professeurs se disputaient au concours, où les Vauquelin, les Désormeaux, les Dupuytren gagnaient vaillamment leurs chaires par la seule force de leur mérite. Cette généreuse institution du concours, créée en 1810 par Napoléon, avait fourni coup sur coup à la Faculté trois de ses professeurs les plus illustres; mais le gouvernement inquiet de la Restauration s'était hâté de détruire

l'œuvre du grand empereur. Lorsqu'une place devenait vacante, la Faculté présentait trois candidats, le Conseil académique en présentait trois autres, et, sur cette double liste, le grand-maître de l'Université choisissait. Or, le Conseil était composé de personnages pour la plupart étrangers à la médecine, et la Faculté elle-même, formée d'éléments hétérogènes, n'avait pas toute la compétence désirable, puisque, dans les cas les plus favorables, les deux tiers des votants au moins manquaient des lumières spéciales qui leur auraient été nécessaires pour apprécier, par eux-mêmes, le mérite des candidats.

Le talent ne pouvait donc suffire pour obtenir les suffrages. Le succès était pour celui qui avait les amis les plus chauds et les plus puissants protecteurs. Gerdy, exclusivement livré à l'enseignement et à la science, ne se produisait pas dans le monde et ne connaissait aucun des hauts personnages qui exerçaient alors sur toutes les affaires une si grande influence. A la Faculté même, où on connaissait pourtant sa valeur, il ne pouvait compter sur aucun appui. Il n'avait ni cette souplesse de caractère, ni cette flexibilité de langage qui gagnent la faveur des hommes, et d'ailleurs, l'austérité quelquefois exagérée de ses principes lui faisait considérer toute démarche faite auprès d'un juge comme le premier degré de l'intrigue. Ainsi, il ne savait pas et il ne voulait pas solliciter. Arriverait-il, à force de travail, de mérite et de renommée, à vaincre ces obstacles volontaires? Les succès qu'il obtenait dans son enseignement suffiraient-ils pour lui ouvrir les portes de la Faculté? Il n'y comptait guère, et déjà, interrogeant l'avenir, il se demandait si cet ordre de choses serait immuable, si le concours ne reviendrait pas bientôt. La plupart des agrégés partageaient cette espérance ; la Faculté désirait aussi voir renaître une institution qui ne lui avait laissé que de beaux souvenirs. Il n'était donc pas déraisonnable de réclamer un changement que touts le monde attendait. Un jour, Gerdy et trente-six de ses collègue d'agrégation écrivirent à la Faculté pour la prier de demander au Conseil royal le rétablissement du concours. La Faculté, après mûre délibération, appuya vivement la pétition et la trans-

mit à l'autorité universitaire. Un grand ministre, un gouvernement fort, eussent peut-être fait droit à cette demande. Mais le temps des grandes choses était passé ou n'était pas encore revenu. Le système de l'élection fut maintenu, et la Faculté fut même blâmée de sa complicité [18].

Mais je viens d'anticiper un peu sur les dates, car ceci se passait à la veille de la révolution de 1830. Depuis sa nomination au Bureau central, Gerdy avait continué ses cours et exécuté des travaux importants. Il avait donné, dans le *Bulletin de Férussac,* cinq mémoires sur les aponévroses, sur le parallèle des os, sur la prononciation, sur la vision, sur la déglutition; il avait lu à l'Académie de médecine un travail sur les effets du froid; il avait publié son *Traité des bandages,* ouvrage considérable qui mérita plus tard les honneurs d'une seconde édition; enfin, à l'occasion de la chaire d'hygiène, devenue vacante en 1827, par la mort de Bertin, il avait fait imprimer l'analyse détaillée d'un cours d'hygiène, qu'il avait donné pendant le semestre précédent, et où il avait su attirer un grand concours d'auditeurs. Il y avait longtemps que cette science était en discrédit parmi les élèves; ils avaient perdu l'habitude de suivre le cours officiel de la Faculté. Gerdy avait réussi à vaincre leur répugnance et à leur inspirer le goût d'une étude jusqu'alors négligée par eux. Ce titre, qui en valait bien un autre, le décida à se présenter pour la chaire d'hygiène et à mettre sous les yeux des professeurs, avec le plan de son cours, le résumé de ses immenses recherches sur les questions si diverses qui rentrent dans le domaine de l'hygiène. Mais il eut moins de succès auprès des professeurs qu'auprès des élèves. Il ne fut pas compris sur la liste de présentation, et, quoiqu'il n'eût que cinq compétiteurs, les trois scrutins ne lui donnèrent pas même une seule voix.

Quelques mois après cet échec, l'Administration des hôpitaux créa à la Pitié une place de chirurgien en second. Gerdy, dont le tour était venu, fut désigné pour la remplir. C'était en 1828; il n'avait passé que trois ans au Bureau central; mais la carrière chirurgicale n'était pas encombrée alors, et on avançait bien

plus rapidement qu'aujourd'hui. Il est vrai que les nouveaux arrivés étaient placés sous la dépendance d'un chirurgien en chef dont la domination pouvait devenir exorbitante. Le chef de Gerdy était Lisfranc, qui n'était pas d'humeur à abdiquer sa puissance ; Gerdy, de son côté, était peu disposé à flatter son seigneur et maître, pour lequel, d'ailleurs, il n'avait qu'une estime fort douteuse. Ces deux caractères anguleux n'étaient pas faits pour s'entendre. Il ne s'éleva pourtant aucune querelle entre les chirurgiens de la Pitié, mais la froideur de leurs relations était peut-être plus pénible pour eux qu'une rupture ouverte. Lisfranc invitait de temps en temps son subordonné à ouvrir un abcès ou à ponctionner une hydrocèle ; il gardait d'ailleurs pour lui toute la grande chirurgie, et Gerdy prit bientôt le parti de ne venir à l'hôpital que le dimanche, parce que, ce jour-là, Lisfranc restait chez lui. Cette situation difficile ne dura pas longtemps.

En 1829, le Conseil général des hôpitaux, éclairé sur les inconvénients de cette organisation féodale, résolut d'améliorer la position des chirurgiens en second, et parut même décidé à abolir complétement les priviléges des chirurgiens en chef. Mais avant de prendre un parti, il voulut consulter les intéressés. Tous les chirurgiens des hôpitaux furent donc invités à se réunir pour délibérer sur l'opportunité des mesures proposées. La voix solennelle et impérative de Dupuytren domina l'assemblée. Richerand s'écria que si on supprimait les chirurgiens en chef, désormais, le nom se confondant avec la chose, il n'y aurait plus que des chirurgiens ordinaires. Les jeunes gens, intimidés par la présence de leurs supérieurs, n'osèrent répliquer. Gerdy voulut prendre la parole, mais on ne l'écouta pas, et l'assemblée, avant de se séparer, décida que, l'ordre des choses étant très-bon, il n'y fallait pas toucher.

Mais Gerdy n'eut jamais l'art de se laisser battre en silence ; n'ayant pu avoir la parole, il prit la plume, et adressa en son propre nom, au Conseil général, une lettre à la fois ferme et modérée, où une courageuse indépendance se présentait sous la forme d'une exquise urbanité. La lettre fut imprimée, distribuée

et reproduite dans les journaux. Dupuytren se reconnut en maint passage et garda rancune au jeune audacieux. Mais le Conseil général goûta les raisons exposées dans la lettre, et abolit les priviléges des chirurgiens en chef. Désormais les chirurgiens en second eurent un service indépendant, où ils furent libres d'agir à leur guise. Une hiérarchie rendue illusoire est bien près de disparaître ; deux ans plus tard, le titre de chirurgien en chef fut aboli à son tour.

Peu de temps après la décision du Conseil, M. Cloquet, chirurgien en second à l'hôpital Saint-Louis, fut nommé à l'hôpital Saint-Antoine, et Gerdy, qui avait hâte de quitter Lisfranc, passa à l'hôpital Saint-Louis, où le service chirurgical fut partagé entre Richerand et lui. L'administration, en l'appelant à ce nouveau poste, lui avait imposé la condition de résider à l'hôpital. Il y resta jusqu'en 1839, époque où il fut nommé chirurgien de la Charité, en remplacement de Guerbois.

Devenu chirurgien d'hôpital, Gerdy se disposait à donner à ses travaux une tournure pratique; mais de nouvelles émotions, de nouvelles luttes ne lui en laissèrent pas le loisir. Nous arrivons ici à la page la plus intéressante de sa vie.

Depuis neuf ans, il faisait pour les artistes des cours sur l'anatomie des formes. Personne, jusqu'à lui, n'avait su donner à cet enseignement autant d'attrait et de précision. Il avait compris que, pour former des peintres et des sculpteurs, l'anatomie pure ne suffisait pas, et qu'il fallait y joindre d'une part la description des attitudes, d'une autre part l'examen critique des productions des maîtres. Pour cela, il fallait être à la fois anatomiste, physiologiste et artiste. Or, aucune nature peut-être n'était plus antipathique que la sienne à l'étude des arts. Son esprit profond, méditatif, positif, ne connaissait ni les caprices de l'imagination, ni les douceurs de la fantaisie. Mais il y avait en lui une faculté qui opprimait toutes les autres : la volonté. Il voulut être artiste, et il le devint. Il vécut dans les ateliers, dans les musées, étudiant chaque statue, chaque tableau, comparant les maîtres et les écoles, notant les beautés d'ensemble et les défauts de détail, admirant ce muscle ou ce relief osseux, critiquant cette main

carrée ou cette clavicule oblique. Le nombre des notes qu'il avait recueillies était vraiment prodigieux, et dans ses leçons il en faisait profiter les élèves, plaçant toujours l'exemple à côté du précepte, et s'efforçant par là de faire pénétrer la réalité dans l'art. Ainsi s'explique le succès tout exceptionnel d'un enseignement qu'il avait su rendre si intéressant et si pratique. Les artistes désertaient le cours gratuit et officiel de l'École des beaux-arts pour suivre, aux dépens de leur maigre budget, le cours particulier de Gerdy. Celui-ci, à la demande de ses élèves, rassembla en un faisceau les matériaux immenses qui servaient de base à ses leçons, et publia, en 1829, son *Anatomie des formes extérieures,* ouvrage entièrement original et bien supérieur à tous ceux qui jusqu'ici ont été écrits sur le même sujet.

La chaire d'anatomie de l'École des beaux-arts était alors occupée par Jean-Joseph Sue, dernier représentant d'une illustre famille médicale, dont le nom devait bientôt acquérir, dans la littérature, une plus éclatante célébrité. C'était un vieillard vénérable qui, dans sa jeunesse, avait bien eu son mérite, mais dont l'âge avait depuis longtemps refroidi l'activité. Il mourut vers le mois de mai 1830, et la voix publique désigna aussitôt Gerdy comme son successeur. Celui-ci, pour consolider sa position, s'empressa de publier, dans le *Journal des Artistes,* une série d'articles sur l'anatomie comparée des formes suivant les âges, les sexes, les races, les climats; c'était le complément de son grand ouvrage. Deux anatomistes célèbres, qui s'étaient d'abord mis sur les rangs, se retirèrent lorsqu'ils apprirent que Gerdy était leur compétiteur. La nomination de ce dernier paraissait donc assurée, mais M. Hersent, professeur à l'École des beaux-arts, avait des vues pour son neveu Émery, et comprit tout d'abord qu'il fallait gagner du temps. Il fut donc décidé que, pour mieux honorer la mémoire du défunt, on laisserait écouler six mois avant d'élire le nouveau professeur. La révolution de 1830, qui survint sur ces entrefaites, faillit déranger ce plan. Gerdy demandait le concours, mais Émery, qui ne se sentait pas de force, eut recours à la protection de Casimir Périer, dont il était le compatriote et le médecin. L'élection fut donc

maintenue : elle eut lieu deux mois environ après les journées de Juillet. Un règlement difficile à justifier exigeait que cette élection fût faite en deux temps. Une première séance était employée à classer les candidats par ordre de mérite ; et huit jours après seulement, on procédait au scrutin définitif. C'était une large porte ouverte à la corruption, car le résultat de la première épreuve permettait sans peine de deviner le vote de chacun ; il devenait facile d'assiéger individuellement les juges les plus faibles, et on avait toute une semaine pour les ébranler et les séduire.

L'élection commença le 25 septembre 1830. Au premier tour, Gerdy eut dix voix, c'était la majorité absolue ; il fut placé le premier sur la liste. Émery, qui n'avait eu que six voix, fut le second candidat. Gerdy croyait la partie gagnée, — mais Émery et ses protecteurs se remuèrent activement. M. Hersent était aimé de ses collègues et avait sur eux une grande influence ; néanmoins la lutte fut vive, car beaucoup de professeurs étaient décidés à faire passer les intérêts de l'École avant les considérations personnelles. Le 2 octobre, jour du scrutin définitif, les deux compétiteurs obtinrent chacun neuf suffrages au premier tour. Mais, au second tour, Gerdy perdit une voix qui se porta sur Émery ; celui-ci fut ainsi nommé à une voix de majorité [19].

A cette nouvelle, il y eut parmi les artistes un cri général d'indignation. Le *Journal des Artistes* révéla des détails curieux sur les manœuvres qui avaient précédé l'élection, et prétendit que M. Hersent, oncle de l'un des candidats, aurait dû s'abstenir de voter. Tous les élèves de l'École signèrent aussitôt une pétition adressée à M. Guizot, ministre de l'intérieur. Ils demandaient que ce scrutin, entaché de népotisme, fut considéré comme non avenu. Gerdy, de son côté, réclama de nouveau le concours. M. Guizot fut sur le point de faire droit à ces deux demandes. Son secrétaire, Hippolyte Royer-Collard, vint annoncer à Gerdy que le ministre était décidé à casser l'élection et à mettre la place au concours. Mais Casimir Périer intervint encore et la nomination d'Émery fut ratifiée. Le nouveau professeur ouvrit son cours quelques jours après. Pour la première, pour la der-

nière fois de sa vie, il eut un nombreux auditoire. Dès qu'il entra dans la salle, il fut accueilli par des sifflets qui le mirent bientôt en fuite. La force armée dut intervenir. On parut croire que ce tumulte était l'œuvre de quelques individus étrangers à l'École; on décida que désormais on ne serait admis au cours d'anatomie que sur l'exhibition d'une carte personnelle prise au secrétariat. Personne ne se présenta. Hersent ayant voulu contraindre un de ses élèves particuliers à retirer sa carte, tous les autres élèves se révoltèrent; l'atelier devint à jamais désert, et ce professeur perdit ainsi sans retour un revenu très-considérable. Alors on renonça à la mesure des cartes; on rouvrit sans conditions les portes du cours d'anatomie, mais les jeunes gens persistèrent dans leur abstention. Émery eut d'abord quelques auditeurs officiels, puis il dut s'habituer à ne parler que devant des banquettes vides. Gerdy, occupé d'autres soins, avait suspendu ses cours; l'enseignement de l'anatomie des peintres était perdu pour vingt-cinq ans!

Cependant le nouveau pouvoir issu de la révolution venait de réparer une longue et criante injustice; l'ordonnance illégale du 21 novembre 1822 avait été révoquée; les professeurs nommés arbitrairement par l'ordonnance du 2 février suivant avaient été destitués, et on avait réintégré ceux dont ils avaient usurpé la place. Mais, parmi ces derniers, bien peu répondirent à l'appel. Plusieurs étaient morts pendant cet ostracisme de huit ans; d'autres, courbés par l'âge, refusèrent de rentrer en activité; trois seulement revinrent s'asseoir parmi leurs collègues, et six chaires à la fois furent déclarés vacantes. Le concours fut en même temps rétabli; grâce à cette belle institution, la Faculté devait en quelques années s'enrichir de dix jeunes professeurs qui firent sa gloire et sa force.

Le vœu de Gerdy était enfin réalisé; c'était à lui maintenant de se frayer un passage; le terrain devait être chaudement disputé, car le concours avait enfanté toute une armée de compétiteurs redoutables; mais là où le travail et le talent retrouvaient leurs droits, Gerdy pouvait être sûr de triompher tôt ou tard.

Il songea d'abord à concourir pour la chaire de pathologie externe, vacante par suite de la destitution de Bougon et de la mutation de Roux. Il s'inscrivit même sur la liste des compétiteurs; mais il se fit effacer avant la première épreuve, désirant concentrer toutes ses forces sur le concours de physiologie qui devait s'ouvrir deux mois plus tard. Aussi bien, la physiologie était la science qu'il préférait et celle qu'il avait le plus longtemps enseignée. C'était cette chaire qui convenait le mieux à ses aptitudes. Pour ajouter de nouveaux titres à ceux qu'il possédait déjà, il se hâta de publier la première partie d'un *Traité de physiologie* qui n'a malheureusement pas été achevé. Ce premier fascicule, entièrement consacré aux généralités de la science, à l'étude des méthodes et des doctrines, à la classification des fonctions et des propriétés vitales, et à l'histoire générale du genre humain, était précédé d'une préface importante où l'auteur, en exposant le plan de l'ouvrage, présentait le résumé de ses découvertes sur une foule de questions de physiologie spéciale. On a accusé l'institution du concours de mettre un obstacle aux recherches originales, en concentrant toutes les facultés des compétiteurs sur la préparation des épreuves. La vie de Gerdy est là toute entière pour réfuter cette assertion : ce fut précisément l'aiguillon du concours qui lui fit entreprendre ses publications les plus importantes.

Le concours de physiologie commença le 30 avril 1831. Quatorze compétiteurs étaient inscrits, mais douze seulement combattirent jusqu'à la fin. Dès le premier jour, et avant l'ouverture des épreuves, Gerdy récusa Émery que l'Académie avait mis au nombre des juges. Émery se retira aussitôt; il eut mieux fait de ne point venir. Cette récusation fit une mauvaise impression sur le jury, quoique le candidat n'eût fait qu'user d'un droit inscrit dans le règlement du concours. Dupuytren surtout, qui n'avait pas oublié la lettre de Gerdy contre les chirurgiens en chef, se montra très-scandalisé. C'était un mauvais présage, car Dupuytren, entré le dernier dans le jury et d'une façon quelque peu irrégulière, avait néanmoins été nommé président et était considéré à juste titre comme le personnage le plus influent du concours.

Gerdy fit deux leçons remarquables où il révéla un talent de professeur tout à fait hors ligne; mais il avait affaire à forte partie. Plusieurs autres compétiteurs se montrèrent avec éclat. Les épreuves furent tellement brillantes qu'à deux reprises différentes le jury en témoigna publiquement sa satisfaction par la voix de son président. Ce concours est certainement un de ceux qui ont fait le plus d'honneur à la Faculté. Au premier tour de scrutin, sur onze votants Gerdy eut trois voix comme M. Bérard, mais au second tour il n'en eut que deux et se trouva ainsi écarté du ballottage. Ce fut M. Bouillaud qui eut l'honneur d'être mis en balance avec M. Bérard et celui-ci fut élu à une voix de majorité.

Cet échec auquel pouvait s'attendre un homme qui avait beaucoup d'ennemis sans avoir un seul protecteur, avait eu du moins l'avantage de manifester au grand jour les éminentes qualités de Gerdy et son immense instruction. C'est peut-être la plus grande utilité du concours, qu'il profite même à ceux qui ne sont pas nommés, en leur fournissant l'occasion de se faire connaître et de s'élever dans l'opinion publique. Dès ce jour la place de Gerdy fut marquée à la Faculté; toutefois sa nomination, subordonnée à l'éventualité des vacances ultérieures, pouvait encore se faire attendre longtemps. Prévoyant bien que le concours de physiologie ne reviendrait pas de si tôt, il se prépara à disputer les chaires chirurgicales, mais auparavant il voulut terminer sa grande physiologie, dont les matériaux étaient depuis longtemps rassemblés. Malheureusement la maladie vint encore l'entraver. Depuis plusieurs années il était tourmenté par de fréquentes migraines, qui, chaque fois, le forçaient à suspendre pendant deux ou trois jours tout travail intellectuel. Pour atténuer un mal qui paralysait ses efforts, il avait été obligé de s'astreindre à un régime sévère; il ne buvait plus de vin, son alimentation était presque exclusivement végétale et il ne mangeait jamais assez pour satisfaire son appétit. Ces privations volontaires avaient épuisé ses forces; il maigrissait, il déclinait lentement. Bientôt il éprouva du côté de la poitrine quelques symptômes inquiétants qu'il attribua à une hypertrophie du cœur;

erreur funeste qui le conduisit à exagérer encore la sévérité de son régime. Son cœur n'était nullement hypertrophié (l'autopsie l'a prouvé d'ailleurs), et ce qui le faisait souffrir c'était le début de la phthisie tuberculeuse qui devait vingt-cinq ans plus tard le conduire au tombeau. Dans l'hiver de 1831 à 1832, par suite peut-être des fatigues du dernier concours, son mal s'aggrava beaucoup ; il dut renoncer à l'enseignement particulier, négliger son service d'hôpital et abandonner toute espèce de travail.

L'arrivée du choléra l'arracha à cet utile repos. Nous avons vu depuis quelques années des épidémies bien meurtrières, mais aucune n'a été aussi épouvantable par sa rapidité que celle de 1832. Gerdy, qui avait tant besoin de se soigner lui-même, oublia ses propres souffrances pour courir au secours des autres. Logé à l'hôpital Saint-Louis où les cholériques arrivaient par centaines, il passait dans les salles jusqu'à six heures par jour. A cinq reprises différentes il reçut des avertissements prodromiques qui ne l'arrêtèrent pas. L'épidémie fut courte, mais au moment où elle s'apaisait à Paris, Gerdy apprit qu'elle sévissait avec fureur sur son département. Il vola au secours de ses compatriotes. Pendant huit jours, sans désemparer, il courut de village en village ; le neuvième il fut cruellement frappé à son tour. Il flotta pendant deux mois entre la vie et la mort ; il ne se releva que lentement et ce fut seulement le 15 octobre 1832, après une absence de cinq mois, qu'il put revenir à Paris [20].

Il s'occupa aussitôt d'achever le premier volume de sa *Physiologie* qui parut au commencement de 1833. Les volumes suivants étaient déjà préparés. Mais Antoine Dubois donna sa démission et devint professeur honoraire ; M. Jules Cloquet lui succéda dans sa chaire de clinique chirurgicale ; la chaire de pathologie externe devint vacante par suite de cette mutation, et le concours fut annoncé pour le mois de juillet 1833.

Gerdy, dont la santé était encore chancelante, hésitait à s'engager dans cette nouvelle lutte. On disait déjà qu'il n'avait plus que quelques mois à vivre ; le bruit qui lui en revint le décida à concourir. Il alla s'inscrire pour prouver qu'il n'était pas encore mort.

Sa présence dans le concours n'inspirait d'abord que peu d'inquiétudes à ses compétiteurs, qui croyaient venir aisément à bout de ce physiologiste valétudinaire. Mais le physiologiste déploya les connaissances chirurgicales les plus fortes, et l'argumentation des thèses, qu'on venait de rétablir, montra que le valétudinaire était encore un rude jouteur. Gerdy grandissait à chaque épreuve, s'inquiétant peu, du reste, d'une nomination sur laquelle il ne comptait pas. Un journal avait pris sa défense; mais les autres organes de la presse lui étaient hostiles. Il n'avait aucun appui dans le jury; plusieurs juges lui étaient complétement inconnu; d'autres avaient des sympathies bien légitimes pour des candidats qui s'appelaient Blandin, Sanson et Velpeau. Il n'avait vu personne, et ne se croyait aucune chance. Un jour pourtant quelqu'un vint lui dire que Fouquier, l'un de ses juges, demandait à le voir. Il y alla; c'était sa première visite, quoique le concours fut déjà presque terminé. « Vous avez tort, lui dit Fouquier, de « vous croire impossible; trois de mes collègues sont comme moi « décidés à voter pour vous; M. Dupuytren lui-même n'en est « pas éloigné. Vous feriez bien d'aller le voir. » Gerdy se demanda d'abord s'il rêvait. Le concours de physiologie, sur lequel il avait à tant d'égards le droit de compter, l'avait trahi: allait-il triompher dans ce concours de chirurgie, où il était entré sans aucune espérance? Il n'y pouvait croire. Quatre voix, c'était beaucoup assurément; mais il en fallait trois autres. Dupuytren, jusqu'alors son ennemi, Dupuytren qui l'avait fait échouer naguère, allait-il donc maintenant voter pour lui? Cette générosité improbable cachait certainement quelque projet mystérieux. Un piége peut-être, un pont sous lequel on voulait le faire passer?... Il n'alla pas voir Dupuytren.

Cette fois, Gerdy se trompait: il y avait bien un complot, mais ce n'était pas contre lui. L'intrigue, qui jusqu'alors entravé sa marche, devait cette fois, à son insu, lui rendre un service immense. Cette histoire renferme certains détails que je ne dois pas. que je ne veux pas raconter; je ne puis me dispenser cependant d'en donner une idée sommaire, parce qu'elle fournit un exemple instructif, dont le souvenir ne doit pas être perdu.

Pendant les dernières années de la restauration, Dupuytren avait exercé à la Faculté une influence voisine de la domination. La haute position qu'il occupait à la cour de Charles X n'y avait pas peu contribué. On le croyait tout-puissant, et celà suffisait pour que beaucoup de ses collègues fussent disposés à s'incliner devant lui. La révolution de 1830 le dépouilla d'abord de ce prestige; puis on destitua plusieurs des professeurs qui lui étaient dévoués, et ceux qui les remplacèrent, nommés au concours, jeunes d'ailleurs et ne devant leur position qu'à eux-mêmes, ne s'empressèrent pas de se ranger sous sa bannière. Il sentait que peu à peu le vide se faisait autour de lui. Un autre parti s'était formé. Le gouvernement de Juillet avait voulu faire une réparation éclatante, en confiant le décanat à Antoine Dubois, l'un des professeurs destitués en 1822 ; mais celui-ci s'était hâté de remettre le pouvoir entre des mains plus jeunes, et le ministre, à sa demande, lui avait donné Orfila pour successeur. Le nouveau doyen était alors dans toute la force de son talent : son activité peu commune, sa rare connaissance des hommes et des choses, sa renommée déjà grande, sa popularité plus grande encore, le rendaient propre, plus que tout autre, à devenir le chef d'un parti puissant. Dupuytren ne voyait pas sans douleur grandir ce rival dont l'influence éclipsait la sienne; mais il n'abandonnait pas la partie. C'était surtout dans les concours, si fréquents à cette époque, qu'il se trouvait aux prises avec son adversaire, et là, chacun d'eux cherchait à faire pencher la balance pour attirer à soi le nouvel élu.

Or, le concours de pathologie externe, où Gerdy était engagé et où Dupuytren siégeait parmi les juges à côté d'Orfila, devait être suivi d'un autre concours pour la chaire de clinique d'accouchements, laissée vacante par la destitution de Deneux. Il était permis de prévoir que cette dernière chaire serait chaudement disputée entre MM. Paul Dubois et Velpeau. Chacun d'eux en l'absence de l'autre eût infailliblement triomphé; mais s'ils devaient combattre entre eux, le résultat de la lutte paraissait incertain. Les amis de M. Paul Dubois désiraient donc vivement que M. Velpeau ne parût pas dans le concours d'accouchements,

et dès lors ils faisaient des vœux pour que ce compétiteur redoutable fût nommé dans le concours de chirurgie. Dupuytren, par un sentiment tout contraire, cherchait à le faire échouer pour l'opposer plus tard à M. Paul Dubois. Cette considération le décida à appuyer la candidature de Gerdy, qui, soutenu par quatre juges, paraissait propre, plus que tout autre, à servir ses projets. Gerdy, d'ailleurs, était brouillé avec Orfila depuis le concours de physiologie, et si lui, Dupuytren, le faisait parvenir au professorat, n'avait-il pas lieu d'espérer que le nouveau professeur, dont l'énergie était bien connue, le seconderait dans la lutte d'influence qu'il soutenait contre le doyen ? Tels furent les motifs qui décidèrent Dupuytren à oublier sa rancune passée et à se rallier aux juges qui voulaient nommer Gerdy ; quoique celui-ci eût conservé vis-à-vis lui son inflexible réserve, il lui donna sa voix, et s'occupa même de lui en procurer d'autres. Cette savante manœuvre fut, pour le moment, couronnée de succès. M. Velpeau qui, au premier tour de scrutin, avait obtenu quatre suffrages, fut éliminé au troisième tour ; le ballottage définitif eut lieu entre Blandin et Gerdy ; celui-ci eut sept voix sur douze, et fut proclamé professeur de pathologie externe le 17 août 1833. Il avait 36 ans, et c'était le douzième concours qu'il subissait.

Cette nomination fut accueillie avec enthousiasme par les élèves, mais elle était trop inattendue, et avait froissé trop d'intérêts, pour être acceptée sans récriminations. Tout le monde était surpris et Gerdy plus que tout le monde, car il ne comptait que sur quatre voix et se demandait par quel mécanisme il avait obtenu les autres. Il ne tarda pas à pénétrer les projets de Dupuytren, mais seize ans devaient s'écouler encore avant qu'une confidence de Roux lui révélât tous les détails de cette histoire.

Le dénoûment imprévu du scrutin ouvrit un large champ aux interprétations et aux conjectures. Personne n'accusait Gerdy d'avoir agi ou fait agir sur les juges, mais on se demandait par quelle sorte de hasard les voix s'étaient concentrées sur celui de tous les candidats qui avait dans le jury le moins de sympathies.

On prétendait que les juges l'avaient nommé sans le savoir, sans le vouloir ; un journal appelait cette journée *la journée des dupes,* et les ennemis du concours en profitaient pour répandre que ce mode de nomination ne mettait pas à l'abri des intrigues. Jamais pourtant le concours n'avait eu un triomphe plus éclatant, car en définitive, dans quatre tours de scrutin, les voix ne s'étaient portées que sur des hommes hors ligne, qui tous, sans aucune exception, étaient appelés à devenir bientôt des professeurs éminents. Les juges pouvaient hésiter entre eux, mais ils ne pouvaient pas s'égarer, avantage immense qu'on eût cherché vainement ailleurs. Quant à Gerdy, il est hors de doute qu'il avait été servi par les circonstances, mais il le devait avant tout à la force de ses épreuves, qui, en groupant autour de lui quatre juges inébranlables, l'avait soustrait aux hasards de l'élimination, et l'avait conduit au ballottage, où il devait triompher. Telle fut cette prétendue journée des dupes. Peut-être cependant est-il bon d'ajouter que Dupuytren fut dupe de sa propre combinaison, puisque l'année suivante il ne put empêcher M. Paul Dubois de gagner au concours la chaire de clinique d'accouchements. Ses projets, par conséquent, avaient complétement échoué. Gerdy, de son côté, ne conserva aucune reconnaissance pour ce protecteur tardif, qui ne l'avait servi que pour desservir les autres, et il se tint vis-à-vis lui dans une réserve tellement froide, que Dupuytren dut renoncer à s'en faire un ami.

Le nouveau professeur de pathologie externe négligea pendant quelques années les recherches physiologiques, pour concentrer toutes ses forces sur l'enseignement dont il était chargé. Indépendamment des leçons théoriques qu'il faisait à la Faculté, il ouvrit, à l'hôpital Saint-Louis, une clinique où, malgré la distance, il attira un grand nombre d'élèves. Dès le mois de décembre 1833, il fit publier par son frère, M. Vulfranc Gerdy, qui était déjà interne, un mémoire extrêmement important sur la déclivité et sur l'élévation, considérées dans leurs rapports avec la production et le traitement des maladies. Bientôt un autre interne, M. Beaugrand, aujourd'hui bibliothécaire de la Faculté, commença à publier, dans les *Archives générales,* les princi-

pales leçons cliniques de Gerdy. Celui-ci s'occupait activement de son service d'hôpital, et ses efforts ne restèrent pas stériles. C'est à cette époque que remontent ses travaux sur les hernies ad-inguinales, sur les fractures de la clavicule et du col du fémur, sur les luxations de la hanche, sur la trachéotomie, sur le traitement de la fistule lacrymale par la rhinotomie, et sur la grande méthode de l'invagination pour la cure radicale des hernies.

C'est à cette époque encore (1835-1836) que parurent ses deux célèbres Mémoires : ***Sur la structure des os*** et ***Sur l'état anatomique des os malades.*** Il serait superflu, sans doute, de signaler ici la haute influence que ce dernier travail a exercée sur les progrès de la chirurgie : à lui seul il eût suffi pour édifier la renommée d'un savant.

Malgré ces fatigantes recherches, malgré le double fardeau de l'enseignement théorique et de l'enseignement clinique, malgré le mauvais état de sa santé générale et le retour fréquent de sa migraine obstinée, Gerdy trouvait encore le temps d'écrire de nombreux articles pour les journaux et pour le ***Dictionnaire*** en 30 volumes. En 1837, il refondit son ***Traité des bandages,*** qui fut suivi, en 1839, d'un second volume intitulé : ***Traité des pansements.*** Cet ouvrage, sous un titre modeste, embrassait, en réalité, la plus grande partie de la thérapeutique chirurgicale.

Tant de travaux utiles lui avaient ouvert, en 1837, les portes de l'Académie de médecine, où l'attendaient des succès d'un autre genre. La profondeur de ses vastes connaissances, la vigueur de son langage, l'énergie passionnée de ses convictions lui donnaient, dans la discussion, une puissance peu commune. Puis il aimait la lutte, qui avait été l'occupation constante de sa jeunesse, qui était devenue comme son élément, et, pour un athlète comme lui, quel plus beau champ de bataille que la tribune académique ? Il n'avait ni la douceur qui plaît, ni l'adresse qui séduit, mais la rude éloquence qui frappe. Il n'ignorait pourtant pas les formes oratoires ; nul mieux que lui ne savait, au besoin, tourner un exorde ; mais dès qu'il arrivait au cœur de la ques-

tion, il s'animait, se passionnait, parfois même il s'élançait au delà des limites de la prudence. Alors l'ivresse de la tribune lui faisait oublier certaines conventions que les esprits timides appellent des convenances; l'auditoire disparaissait; Gerdy ne voyait plus que son adversaire, le prenait corps à corps, et, étreignant à la fois l'homme et sa doctrine, il donnait quelquefois à la lutte une tournure personnelle. Aussi les tournois académiques, en augmentant le nombre de ses admirateurs, diminuèrent-ils le nombre de ses amis. Bientôt ses nouveaux collègues durent le considérer comme un de leurs premiers orateurs. Il prit part à tous les débats importants, et le talent qu'il y montra contribua beaucoup à la gloire de l'Académie. Il brilla spécialement dans les discussions qui eurent lieu sur le système nerveux, sur le somnambulisme, sur la ténotomie, sur l'ophthalmologie, enfin et surtout dans la discussion sur l'arsenic. Il déploya, dans cette dernière circonstance, un courage antique, une persévérance opiniâtre et une prodigieuse habileté. Seul contre tous, et combattant sur un terrain nouveau pour lui, devant un auditoire aussi prévenu en faveur de son tout-puissant adversaire, que peu disposé à écouter un chirurgien dissertant sur la chimie, il vint à bout de tous les obstacles, et, après sept séances orageuses, il réussit à faire modifier *toutes* les conclusions de la Commission.

Quelle incroyable volonté, quelle facilité merveilleuse ne lui avait-il pas fallu pour apprendre en quelques semaines la chimie qu'il avait oubliée depuis vingt ans, et la toxicologie, science toute nouvelle qu'il n'avait jamais étudiée, — pour tenir tête à tous les chimistes de l'Académie et pour vaincre Orfila lui-même, le créateur de la science des poisons! Quel mobile avait pu lui inspirer cet effort presque surhumain? On a dit que c'était sa haine contre Orfila. Ce sentiment en effet vivait depuis longtemps dans son cœur et ne fut certainement pas sans influence sur la violence de la discussion; mais ce fut un sentiment d'une tout autre nature qui poussa Gerdy à la tribune. Il y monta pour prendre la défense d'un ami absent dont les travaux, déjà approuvés par l'Institut, venait d'être l'objet d'un rapport très-défavorable à

l'Académie de médecine. Personne ne prenant la parole contre les conclusions de ce rapport, Gerdy demanda à être entendu, et, dans un discours fort académique, il s'efforça de prouver que les travaux de MM. Danger et Flandin méritaient plus d'égards. Ce fut seulement dans les séances suivantes que la discussion s'anima, et que le débat prit un caractère de personnalité entre Orfila et Gerdy.

Il y avait longtemps déjà que ces deux hommes étaient aux prises, et plus longtemps encore qu'ils se connaissaient. Orfila, plus âgé de dix ans, faisait déjà partie de la Faculté lorsque Gerdy termina ses études, et il y avait alors une certaine liaison entre le jeune docteur et le jeune professeur. Mais deux hommes d'une nature aussi opposée ne pouvaient contracter une amitié durable. Doués l'un et l'autre d'une volonté de fer, d'une rare intelligence, d'un caractère audacieux et passionné, ils étaient tous deux capables de grandes choses, mais pour atteindre leur but ils suivaient des chemins différents. Orfila aimait le bruit, l'éclat, les succès de salon; Gerdy méprisait les vanités du monde et s'ensevelissait dans la retraite. L'un était remuant, expansif, ingénieux à trouver des protecteurs, habile à se faire des amis; l'autre était froid, concentré, et, loin de chercher la faveur, il mettait son orgueil à s'en passer. Le premier, aussi complaisant pour les autres que pour lui-même, acceptait les hommes avec leurs faiblesses, se les attachait par des services et étendait au loin les ramifications de son crédit; entier dans ses affections comme dans ses haines, les intérêts de ses alliés lui devenaient aussi chers que les siens propres, il y employait tout son zèle, tournait adroitement les obstacles et marchait à son but sans scrupule pourvu qu'il servît l'amitié. Le second, moraliste sévère, à la conscience rigide, aux principes inexorables, aussi jaloux de ses droits que dévoué à ses devoirs, ne connaissait l'indulgence ni pour lui ni pour les autres; l'ambition ne lui était pas étrangère, mais elle ne le faisait jamais dévier du droit chemin, et quiconque suivait une autre marche était pour toujours rayé de ses affections. Cet homme du monde et ce philosophe, ce diplomate habile et ce rude censeur ne pouvaient

rester longtemps unis. Insensiblement leurs relations se refroidirent, puis vint l'indifférence et bientôt la haine.

Le concours de physiologie fut l'occasion de leur rupture. Orfila, nommé doyen pendant la durée de ce concours où il siégeait parmi les juges, travailla contre Gerdy, lui enleva une voix et réussit à l'écarter du ballottage. A partir de ce jour la guerre fut déclarée. Deux ans après, Gerdy, nommé professeur à son tour, se trouva face à face dans le conseil de la Faculté avec son brillant adversaire. Celui-ci était alors tout-puissant. La faveur du roi lui était acquise; plusieurs ministres étaient ses amis. A la Faculté, à l'Académie, à l'Administration des hôpitaux, au Conseil royal de l'instruction publique, dans les nominations, les élections, les concours, dans la distribution des honneurs et des récompenses, partout le doyen était présent, partout pesait son influence sans égale. Ceux qui faisaient appel à sa protection étaient ordinairement bien reçus, mais son caractère dominateur ne pouvait souffrir la résistance. Gerdy s'indignait de voir que tout pliait devant un seul homme, et il mettait à le critiquer et à le combattre la même ardeur que d'autres mettaient à le soutenir et à l'admirer. Toutes les fois que le doyen prenait une mesure contestable l'inflexible Gerdy, se dressait devant lui avec sévérité, et alors commençait une lutte passionnée où l'un avait l'avantage de la puissance et de l'adresse, l'autre celui de l'austérité et de la conviction. Plus d'une fois Gerdy fit échouer les projets d'Orfila, plus d'une fois dans le conseil de l'École il lui enleva la majorité. Il lui arracha ainsi la nomination de Dézeimeris à la place de bibliothécaire en chef, et celle de Pigné, neveu de Dupuytren, à la place de conservateur du Musée. Certes il n'était pas infaillible, et il put lui arriver de se tromper sur la signification et la portée de certains actes, mais ce qu'on peut affirmer c'est qu'il était toujours de bonne foi. Orfila, quoique ne manquant ni de sang-froid ni de courage, craignait cet antagoniste sombre, implacable, qui surveillait toutes ses actions d'un œil soupçonneux et les interprétait toujours dans le sens le plus défavorable.

Au point où les choses en étaient arrivées il ne pouvait songer

à s'en faire un ami, mais il chercha du moins à le désarmer en lui rendant service.

Gerdy avait 42 ans, il appartenait depuis deux ans à l'Académie, il y avait six ans qu'il était professeur, quatorze ans qu'il était chirurgien des hôpitaux, nul n'avait fait plus que lui pour la science et pour l'enseignement, il jouissait d'une renommée européenne, — et pourtant, dans une profession où l'on compte à Paris plus d'un homme décoré sur quatre, il n'avait pas encore reçu la croix. Il paraît qu'alors le mérite et les services rendus ne suffisaient pas toujours pour donner droit à cette distinction ; il était à peu près nécessaire d'en faire la demande, et de se faire appuyer par quelque personnage influent. Donc, Gerdy n'était pas décoré, mais il n'avait rien perdu pour attendre. Il lui était réservé, par une bizarrerie singulière, de recevoir deux fois cet insigne, qu'il n'avait pas voulu solliciter. Le mardi qui suivit la fête du 1er mai 1839, Orfila lui remit, à l'Académie de médecine, une lettre qui lui annonçait sa nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur. « Je vous avoue, dit Gerdy, que vous me « mettez dans un grand embarras. — Et pourquoi ? répliqua le « doyen. — Pour des raisons, monsieur, qui me sont particu- « lières ; ne craignez pas, toutefois, que je refuse la croix ou que « je fasse le moindre scandale. J'accepte donc, et je réfléchirai « sur ce que je dois faire ultérieurement. »

Ils se séparèrent ; Gerdy, pour conserver toute son indépendance, ne porta pas la croix qu'il devait à son ennemi, et le secret fut si bien gardé de part et d'autre, que les intimes eux-mêmes n'en surent rien.

L'année suivante, à l'occasion de la fête du 1er mai, le ministre de l'instruction publique, accablé de demandes, — il y en avait environ quatre cents, — et n'ayant qu'un petit nombre de croix à distribuer, pria M. Andral, son médecin et son ami, de l'éclairer dans ses choix. M. Andral crut devoir lui faire remarquer que tous les professeurs de la Faculté étaient membres de la Légion d'honneur, à l'exception de Gerdy, l'un des plus méritants. Le ministre s'empressa de réparer cet oubli ; Gerdy, décoré pour la seconde fois, se décida à porter un ruban dont l'o-

rigine n'engageait plus son indépendance, et continua comme auparavant sa lutte contre Orfila [21].

Au milieu de tant d'orages, Gerdy exécutait de nouveaux travaux de chirurgie et reprenait ses recherches de physiologie, interrompues depuis plusieurs années. Il lisait à l'Académie une foule de rapports et de mémoires, parmi lesquels il faut citer ceux qui sont relatifs aux luxations congéniales, au somnambulisme, à la rétraction des tissus albuginés ; il publiait dans plusieurs journaux de nombreux articles sur l'ostéite, sur les tumeurs blanches, sur le trichiasis, sur les luxations de l'épaule, sur la réduction des luxations des phalanges par la méthode du glissement, etc. Enfin, il donnait dans le journal l'*Expérience* une dizaine de mémoires sur la vision, sur le tact, sur la voix, sur la perception sensoriale. En 1846 parut sa *Physiologie philosophique des sensations et de l'intelligence,* ouvrage extrêmement remarquable, qui pourtant eut peu de succès. Placé sur les limites de la physiologie et de la psychologie, trop physiologique pour les philosophes, trop psychologique pour les médecins, trop sérieux enfin pour les gens du monde, ce livre n'était accessible qu'à un petit nombre de lecteurs, et passa inaperçu de la foule. C'est là cependant que se trouve consignée la doctrine de Gerdy sur la multiplicité des sens, doctrine féconde, à laquelle la pathologie est venue donner une éclatante confirmation. La seconde moitié de l'ouvrage, consacrée à l'étude de l'intelligence, renferme tout un traité de psychologie, conçu sur un plan entièrement original, basé sur des analyses nouvelles, sur des observations directes et sur l'étude des facultés intellectuelles aux divers âges. On y remarque surtout deux chapitres forts curieux sur le développement de l'intelligence. L'auteur, considérant la psychologie comme une branche de la physiologie, étudie les fonctions du cerveau comme il a étudié celles des autres organes, en se servant de la même méthode d'observation, des mêmes procédés d'analyses.

Pour exécuter des travaux si vastes et si divers, pour faire face à tant de publications, Gerdy n'avait qu'une santé de plus en plus débile, qui le trahissait souvent et qui l'obligeait sans

cesse à retourner dans son pays. Là il revoyait ses vieux camarades de collége, qui, justement fiers des succès de leur ancien condisciple, et pleins de confiance dans ses talents et dans sa probité, lui proposèrent, en 1842, de le porter comme candidat à la députation dans l'arrondissement de Bar-sur-Seine. C'était l'époque où on étudiait le tracé des lignes ferrées qui devaient bientôt sillonner la France, et le département de l'Aube, peu favorisé par les projets de diverses compagnies, éprouvait le besoin de se faire représenter par des hommes capables de sauvegarder ses intérêts. Gerdy, avec cette merveilleuse facilité de conception qui lui rendait toutes choses possibles, se mit à étudier les nombreuses questions de géographie, d'industrie, de statistique, d'architecture, de finances, que soulevait l'établissement des chemins de fer. Le voilà comme un ingénieur, mesurant les distances, calculant les pentes, évaluant le nombre et le prix des ponts, des viaducs, des tunnels et des tranchées. Il publia à cette occasion deux mémoires qui furent remarqués. Mais les chances de l'urne ne lui furent pas favorables. On avait ébranlé sa candidature en le représentant comme un républicain dangereux pour la société. Cette assertion était pourtant inexacte. Gerdy, au point de vue philosophique, considérait la république comme le plus parfait des gouvernements, mais, dans l'espèce, il estimait que notre société n'était ni assez éclairée ni assez vertueuse pour réaliser cet idéal [22]. Le suffrage universel n'avait pas ses sympathies ; il craignait les égarements de la foule et, en matière de réforme électorale, il se bornait à demander l'adjonction des capacités [23]. « Je veux conserver, « avait-il dit à ses électeurs, la Charte de 1830, parce que, si les « révolutions engendrent quelquefois la liberté, elles enfantent « plus souvent encore le despotisme et la tyrannie [24]. » Il ne manquait, par conséquent, ni de modération, ni de prudence, et c'était bien à tort qu'on l'avait dépeint comme un agitateur.

Mais lorsque cette révolution dont il craignait les suites fut venue, lorsque la monarchie eut sombré dans la tempête de Février, il se rallia sans hésiter à la forme républicaine. Le département de l'Aube l'envoya à l'Assemblée constituante, où il s'as-

sit parmi les membres de la gauche, à côté de ses amis Dézeimeris et Bixio ; il n'avait alors que 51 ans, mais il était vieux avant l'âge ; trente ans de luttes l'avaient usé ; sa santé chancelait de plus en plus, il avait déjà eu plusieurs hémoptysies, il toussait presque continuellement. Il n'avait donc plus la vigueur nécessaire pour prendre une part active aux discussions politiques. Sa voix, d'ailleurs, était trop voilée pour dominer le tumulte d'une grande assemblée. Il ne monta à la tribune qu'une seule fois et ne put réussir à se faire entendre. Mais il reprenait ses avantages dans les réunions des bureaux, et ses collègues le désignaient souvent pour faire partie des commissions chargées de préparer les lois. Il entreprit alors une œuvre importante. Convaincu que la corruption sociale avait sa principale cause dans les intrigues et les manœuvres de la médiocrité ambitieuse, il voulait que toutes les fonctions administratives fussent confiées au vrai mérite, et pour cela il demandait qu'elles fussent données au concours. Il réussit à faire partager ses vues par une commission spéciale nommée à ce sujet. Le projet de loi était déjà rédigé, et tout permettait de croire que le principe du concours allait être adopté par les représentants de la France, lorsque les événements politiques hâtèrent le départ de l'Assemblée constituante.

Gerdy ne se présenta pas aux élections pour l'Assemblée législative ; toujours de plus en plus malade, il trouva encore la force de reprendre son enseignement, son service d'hôpital et ses travaux interrompus depuis un an. Ce fut alors qu'il forma le vaste projet de publier un traité complet de chirurgie, et à peu près à la même époque il vint s'asseoir parmi nous en qualité de membre honoraire. Il prit part à plusieurs de nos discussions, et nous fit plusieurs communications intéressantes, notamment sur la cure radicale des hernies, sur les divers modes de l'ostéite et sur la carie dure. Il montait encore de temps en temps à la tribune de l'Académie ; il se fit ainsi entendre dans plusieurs discussions sur la syphilis, sur la surdi-mutité, sur le cancer, sur le vitalisme ; mais ce n'était déjà plus que l'ombre de lui-même. Il avait perdu cette verve chaleureuse, ce langage

puissant et imagé, cette logique entraînante qui naguère lui donnait rang parmi les grands orateurs. Son enseignement à la Faculté le fatiguait beaucoup ; plusieurs fois il fut obligé de l'interrompre et de prendre un suppléant. Puis il fut contraint de renoncer à son service d'hôpital. La moindre transpiration, le moindre refroidissement faisaient sur son organisation délabrée l'impression la plus fâcheuse. C'était en vain qu'il accumulait vêtement sur vêtement, et qu'il portait un manteau jusque dans le cœur de l'été. Il s'enrhumait sans cesse, et était souvent obligé de passer des mois entiers dans sa chambre, où sa migraine le persécutait encore. Chaque année, nous le tourmentions pour lui faire quitter le climat inclément de Paris. Quoique sa phthisie pulmonaire eût fait de sensibles progrès, il aurait pu sans doute, en séjournant dans le Midi, au moins pendant l'hiver, enrayer les progrès de sa maladie et prolonger sa vie de quelques années. Mais l'infatigable travailleur ne voulait pas abandonner ses recherches, et plus il sentait la vie lui échapper, plus il se hâtait d'exécuter la tâche immense qu'il avait entreprise. Il donna ainsi en quatre ans trois volumes de son *Traité de chirurgie*, formant ensemble plus de 2,000 pages compactes. Il prévoyait sans doute que la mort le saisirait à l'œuvre, car il eut soin de distribuer les matières de telle sorte que chaque volume pris à part pût former un ouvrage complet. Cette publication, qui devait se composer de sept monographies, en est restée à la quatrième. Les trois monographies qui ont paru renferment heureusement toute la chirurgie générale. C'est là qu'il faut étudier les idées de Gerdy sur les influences morbides, sur les effets du froid, des efforts, de la déclivité, sur la rétraction inflammatoire, sur les tumeurs érectiles, les anévrysmes, les plaies par armes à feu ; enfin, sa troisième monographie, renfermant toute sa doctrine sur les maladies des os et des articulations, doit être considérée comme une de ses œuvres les plus importantes.

Cependant la mort de nos deux collègues, les professeurs Lallemand et Roux, avait laissé deux fauteuils vacants à l'Académie des sciences, dans la section de médecine et de chirurgie. Gerdy qui déjà à deux reprises, en 1843 et 1845 avait eu des chances

sérieuses et obtenu jusqu'à dix suffrages, se mit encore sur les rangs, et bien peu de candidats sans doute se présentaient avec une pareille masse de travaux. Mais on le savait atteint d'une maladie mortelle, il ne sortait plus que de loin en loin, il n'avait pas d'amis et sa candidature n'eut aucun succès.

Il conserva longtemps des illusions sur son état; cent fois renversé il se relevait toujours; à plusieurs reprises il avait vu la mort de si près qu'il se laissait encore aller à concevoir quelques espérances; mais son mal était de ceux qui ne pardonnent pas. Au commencement de l'hiver dernier les symptômes s'aggravèrent, une fièvre lente le saisit; depuis ce jour il ne sortit plus. Alors il céda à nos prières pressantes et promit, au premier moment de relâche, de partir pour l'Italie où son frère Vulfranc devait l'accompagner. Mais ce moment ne vint pas; la fièvre redoubla, la respiration s'embarrassa de plus en plus et la désorganisation pulmonaire fit en quelques semaines des progrès effrayants. Au mois de janvier 1856 le malade fut obligé de garder définitivement le lit. Sa fin paraissait prochaine, et cependant pendant deux mois encore il conserva un souffle de vie. Il vit venir la mort sans ostentation comme sans faiblesse; il la reçut avec la dignité du philosophe et la tranquillité du stoïcien.

Gerdy est mort le 18 mars 1856, à l'âge de 59 ans. Il laisse dans la science un grand nom, et dans l'histoire un beau caractère. Il est à la fois un des auteurs les plus originaux de notre époque, et un de ceux qui ont le plus écrit. Ses innombrables recherches, consignées dans plusieurs ouvrages de longue haleine et dans une multitude d'articles séparés, ont porté sur les questions des plus variées, sur les sciences les plus diverses. Il a peut-être embrassé trop de choses; sa vaste intelligence aurait pu y suffire, mais ses forces physiques l'ont trahi, et il n'a achevé ni son *Traité de physiologie,* ni son *Traité de chirurgie.* Quand on songe que son orageuse existence n'a été qu'une longue maladie, que l'enseignement, les concours, les actes de la Faculté, l'hôpital, les académies ont absorbé la plus grande partie de son temps, que les luttes personnelles, les polémiques, la politique l'ont tenu dans une continuelle agitation, on s'étonne

qu'il ait pu trouver encore le moyen d'exécuter des travaux immenses, d'étudier l'histoire, la littérature, les beaux-arts, de cultiver presque toutes les sciences, d'en approfondir plusieurs, de publier huit volumes d'anatomie, de physiologie, de chirurgie, de philosophie, et d'écrire, en outre, sous forme de mémoires isolés, la matière de plus de quatre volumes. Mais il avait cette faculté, la plus puissante de toutes, la seule qui, dans notre siècle, puisse transporter des montagnes, la volonté!

Le caractère de Gerdy est au-dessus de la calomnie, comme sa vertu est au-dessus de tout soupçon. Il aima jusqu'à la passion la vérité et la justice. Jamais, même dans les cas les plus extrêmes, il ne put se reprocher d'avoir agi contre sa conscience; jamais le mensonge ne souilla ses lèvres, et, s'il put se tromper quelquefois, jamais du moins il ne trompa les autres. Il avait sur le devoir des principes absolus, inflexibles; le devoir, pour lui, ne consistait pas seulement à être vertueux, mais à flétrir le vice et à combattre l'iniquité. Il eut le défaut de trop mépriser les hommes; il aurait voulu que tout le monde fût comme lui, sans reproche. Dès qu'il avait vu quelqu'un fléchir une seule fois, il lui ôtait à jamais son estime, oubliant qu'il y a des natures honnêtes qui peuvent faillir un jour pour se relever le lendemain. C'est pourquoi il eut peu d'amis. Il vécut presque seul, ne prenant conseil que de lui-même. Ce fut un malheur. Le commerce des hommes eût adouci sa dureté, et rectifié son jugement, enclin à la méfiance. Il connut deux grandes passions : l'ambition et la haine. Mais son ambition fut noble, et sa haine généreuse. Il ne chercha à s'élever que par le travail, et resta pur au milieu des intrigues qui s'agitaient autour de lui. Il fit à ses ennemis une guerre acharnée; mais lorsqu'ils furent malheureux, il refusa de les poursuivre. Je n'en citerai qu'un exemple parce que les autres mettraient en cause des hommes qui sont encore vivants. Le lendemain de la révolution de Février, Orfila fut destitué de ses fonctions de doyen. Les bruits les plus graves couraient sur l'état des finances de la Faculté. Une commission fut chargée d'examiner la gestion d'Orfila, et cette affaire, dans un pareil moment, aurait pu aller loin. Gerdy, qui, depuis quinze ans, avait com-

battu la plupart des actes de l'ex-doyen, fut désigné pour faire partie de la Commission. Un homme vulgaire aurait saisi avec empressement cette occasion de se venger. Gerdy se récusa ; il ne voulut pas consentir à être juge de son ennemi vaincu

Dans la vie extérieure, Gerdy était sombre, sévère, hautain, levant avec orgueil son front d'honnête homme au-dessus de la foule, qu'il croyait à jamais avilie et corrompue. Dans la vie intime, il était tout différent : il devenait bon, affectueux, dévoué. Il avait, pour son frère Vulfranc, plus jeune que lui de dix années, une tendresse en quelque sorte paternelle. Les doux sentiments de la famille étaient enracinés dans son cœur. Il aimait à parler de son père, de sa mère, des sacrifices qu'ils avaient faits pour lui, du bonheur qu'il leur avait rendu en échange. Dans la conversation, il était gai, presque joyeux. Il avait des mots piquants, des saillies heureuses ; mais dès qu'on lui parlait d'une injustice, il changeait de visage, et il exprimait son indignation dans un langage énergique.

Il disait souvent que l'honnête homme était plus grand que l'homme de génie, et il avait raison ; mais il y a des hommes qui méritent d'être placés plus haut encore, ce sont ceux qui, comme Gerdy, sont grands à la fois par l'esprit et par le cœur.

NOTES.

[1] *Bulletins de la Faculté de médecine*. T. V, p. 240. In-8 (Séance du 25 novembre 1816). Gerdy, dans ses concours ultérieurs, ne put jamais réussir à surmonter l'émotion des épreuves orales. Dès qu'il commençait à parler, il sentait son cœur battre tumultueusement, puis sa respiration devenait haletante, et bientôt il restait sans voix au milieu d'une phrase. Pour combattre les effets de cette extrême excitabilité nerveuse, il était obligé, pendant la durée de chaque épreuve orale, de s'appliquer sur la région du cœur une vessie pleine de glace.

[2] *Bulletins de la Faculté de médecine*. T. V, p. 460 (17 juillet 1817).

[3] *Id.*, *ibid.* p. 491 (30 août 1817).

[4] *Id.* t. VI, p. 412 (24 juin 1819).

[5] *Id.*, *ibid.* p. 432 (22 juillet 1819).

[6] *Id.*, *ibid.* p. 457 (5 août 1819).

[7] *Id.*, t. VII, p. 96 (5 mars 1820).

[8] *Id.*, *ibid.* p. 208 (15 juin 1820).

[9] *Procès-verbaux manuscrits des séances de la Faculté* pour l'aunée 1821. Registre in-folio déposé dans les bureaux de la Faculté. Séance du 20 décembre 1821.

[10] *Bulletins de la Faculté de médecine*. T. VII, p. 445. (Séance du 22 mars 1821). Ce procès-verbal est le dernier qui ait été publié. La création de l'Académie de médecine mit fin aux travaux de la société de l'École, et les *Bulletins de la Faculté* cessèrent de paraître.

[11] *Procès-verbaux manuscrits des séances de la Faculté* pour 1821. (Registre in-folio déposé à la Faculté.) Séance du 19 avril 1821.

[12] *Id.*, séance du 12 juillet 1821.

[13] *Id.*, séance du 26 juillet.

[14] *Id.*, séance du 20 décembre.

[15] D'après l'article 79 du décret du 17 mars 1808, la révocation des professeurs ne pouvait être prononcée que par le grand maître et le conseil de l'Université

réunis. Ce décret était encore en vigueur. L'ordonnance du 21 novembre 1822 était par conséquent illégale.

[16] J.-C. Sabatier (d'Orléans). *Recherches historiques sur la Faculté de médecine de Paris*. Paris, 1835, in-8, p. 220.

[17] Ordonnance du 2 février 1823. Le premier privilége des agrégés, relatif à l'enseignement particulier, fut aboli à la fin de 1825. Les simples docteurs en médecine furent autorisés à ouvrir des cours comme les agrégés. (Sabatier, *loc. cit.*, p. 247.) Quant au privilége relatif aux candidatures pour les chaires des professeurs, il ne fut aboli qu'après la révolution de 1830, à la demande même des agrégés qui en firent spontanément le sacrifice pour obtenir le rétablissement du concours.

[18] Sabatier, *loc. cit.*, p. 270-273.

[19] Pour les documents relatifs à l'élection d'Émery, voyez le *Journal des artistes*. Paris, 1830, in-8, t. VIII, p. 246, 251, 279, 298, 315 et 333 (numéros depuis le 3 octobre 1830 jusqu'au 7 novembre 1830). Voyez encore Sachaile : *Les médecins de Paris jugés par leurs œuvres*. Paris, 1845, in-8, art. Émery, et *Encyclopédie biographique du XIX*e *siècle*, 8e catégorie, médecins célèbres, art. Gerdy. Paris, 1842, grand in-8.

[20] Voir l'introduction de la deuxième partie de la *Physiologie médicale* de Gerdy. Paris, 1833, in-8.

[21] Les détails relatifs à la double nomination de Gerdy dans l'ordre de la Légion-d'Honneur ont été publiés dans le numéro du 12 mai 1842 du journal l'*Expérience*. T. IX, p. 303.

[22] *Discours prononcé le* 9 *juillet* 1842 *devant les électeurs de Bar-sur-Seine*, Troyes, 1842. Broch. in-8, p. 6.

[23] *Id.*, p. 14.

[24] *Profession de foi politique* du docteur Gerdy. Troyes, 1842. Broch. in-8, p. 2.

PUBLICATIONS DE GERDY.

1. *Mémoire sur l'organisation du cœur,* lu à la Soc. de la Faculté de médecine, le 15 décembre 1818 (*Bull. de la Faculté,* 1818, t. VI, p. 268), analysé en 1820 dans le rapport de Béclard (*Bull. de la Fac.,* t. VII, p. 140), publié en 1821 dans le *Journal complémentaire du Dict. des sc. médicales,* t. X, p. 97, et reproduit en partie deux ans plus tard dans la *Thèse inaugurale* de l'auteur, p. 24.

2. *Mémoire sur la circulation veineuse* et *Mémoire sur la circulation capillaire,* lus à la Soc. de la Fac. de méd., le 14 et le 28 janv. 1819 (*Bull. de la Fac.,* t. VI, p. 298), et publiés seulement en extrait en 1823 dans la *Thèse* de l'auteur, p. 56 à 70.

3. *Description anatomique d'un fœtus né à terme avec un spina bifida,* dans *Bull. de la Fac. de méd.,* 1819, t. VI, p. 346.

4. *Mémoire sur la structure de la langue du bœuf,* et sur les principales différences que présente celle de l'homme, lu à l'Acad. roy. de méd. en 1821, publié en extrait dans la *Thèse inaug.* de l'auteur, p. 19, et *in extenso* dans les *Archives générales de méd.,* Ire série, t. VII, p. 361; mars 1825, tiré à part; brochure, 20 p. in-8.

5. *De la physiologie et de la manière de procéder à l'étude de cette science,* dans le *Journ. complémentaire des sc. méd.,* mai 1821, t. IX, p. 289.

6. *Essai d'analyse des phénomènes de la vie,* dans *Journ. complém.,* 1821, t. X, p. 298 et t. XI, p. 110.— 1822, t. XIII, p. 132 et t. XIV, p. 343, tiré à part; br. de 80 p. Paris, 1823, in-8.

7. *Examen des notes de M. Magendie sur les Recherches physiologiques de Bichat* (deux articles critiques), dans *Revue médicale.*

Ire série. Paris, 1822, in-8, t. IX, p. 25 et p. 369. On trouve à la page 378 des observations propres à l'auteur sur le mouvement des côtes.

8. *Recherches, discussions et propositions d'anatomie, de physiologie, de pathologie*, etc. Thèse pour le doctorat en chirurgie, Paris, 1823 (96 pages in-4 et 3 planches). Une longue introduction est consacrée à la classification des sciences et des arts. Cette thèse renferme les recherches de l'auteur sur la structure de la langue, sur celle du cœur, un essai sur l'anatomie des régions, fort important, surtout au point de vue historique; des recherches sur la prononciation, sur la circulation; une nouvelle classification anatomo-pathologique des maladies, enfin une discussion sur les fièvres essentielles contre la doctrine de Broussais.

9. *Quid medicinæ profuerunt vivorum animalium sectiones? Quid disquisitiones microscopii ope institutæ? Quid chemica experimenta?* Thèse de concours pour l'agrégation en anatomie et en physiologie. Paris, 1824, in-4 (24 pages).

10. *Quelques remarques générales sur les aponévroses*, dans *Bulletin de Férussac*, 1825, t. IV, art. 65, p. 97. Court article de trois pages où se trouve consignée la découverte importante des gaînes musculaires, déjà indiquée à la page 45 de la *Thèse inaugurale* de l'auteur.

11. *Note sur la prononciation*, dans *Bull. de Férussac*, 1826, t. VII, art. 165, p. 318.

12. *Traité des bandages*, 1re édit. Paris, 1826, in-8. Cet ouvrage a été revu, augmenté et réimprimé en 1837-1839 dans le *Traité des pansements* dont il forme le premier volume.

13. *Analyse détaillée de l'histoire de la santé, et des influences qui la modifient* (plan d'un cours d'hygiène). Paris, 1827, in-8 très-serré, de 86 p.

14. Plus de trente articles insérés dans le tome XII de l'*Encyclopédie méthodique* (série de médecine). Paris, 1827, in-4, formant un ensemble de plus de 80 colonnes compactes. — On notera surtout les articles *Physionomie, Progression, Propriétés, Plantaire, Principe vital.* — Gerdy a encore écrit l'article *Voix* du même ouvrage, dans le tome XIII, p. 479, 28 colonnes. Paris, 1830, in-4.

15. *Note sur la vision*, dans *Bulletin de Férussac*, 1828, t. XIV, art. 135, p. 227.

16. *Mémoire sur l'influence du froid sur l'économie animale*, lu à l'Académie de médecine en 1828 (*Archives générales*, sér. I, t. XVII, p. 625, août 1828), publié en entier dans le *Journal hebdomadaire de*

médecine, par Andral, Blandin, etc., t. VIII, p. 129 (31 juillet 1830), tiré à part; br. de 24 p. in-8.

17. *Mémoire sur le mécanisme de la marche de l'homme,* dans le *Journal de physiologie* de Magendie, janvier 1829, t. IX, p. 1.

18. *Note sur le parallèle des os et des articulations,* dans *Bulletin de Férussac,* 1829, t. XVI, art. 279, p. 369; tiré à part, br. de 14 p.

19. *Anatomie des formes extérieures,* appliquée à la peinture, à la sculpture et à la chirurgie. Paris, 1829, un vol. in-8 de 400 p., avec 3 pl. gravées.

20. *Lettre à MM. les membres du Conseil général des hôpitaux,* sur la question de savoir s'il convient ou non de conserver des chirurgiens en chef dans les hôpitaux civils. Paris, 1829; br. in-8 de 16 p. Reproduit dans le *Journal hebdomadaire de médecine,* par Andral, Blandin, etc., t. III, p. 97, n° 30 (25 avril 1829).

21. *Remarques sur le résultat du concours pour la bibliothèque de Moreau de la Sarthe,* dans le même journal, 1829, t. IV, p. 83 à 91.

22. *Réorganisation de la Faculté de médecine; du concours et de l'élection,* dans *Journal universel et hebdomadaire,* par Bégin, Bérard, etc., 1re année, t. I, p. 88-96, tiré à part; br. in-8 de 10 p. (sept. 1830).

23. *Anatomie comparée des formes du corps humain,* suivant les âges, les tempéraments, les peuples, les climats; six articles dans *Journal des artistes.* Paris, 1830, in-8, t. VIII, p. 13, 34, 67, 171, 187 et 204 (du 4 juillet au 19 septembre 1830), tiré à part; br. de 36 p. in-8.

24. *Deux lettres sur l'élection du professeur d'anatomie à l'Ecole des beaux-arts,* dans *Journal des artistes,* p. 298 et 333 (oct. et nov. 1830).

25. *Sur les mouvements de la langue et du pharynx,* dans *Bulletin de Férussac,* 1830, t. XX, art. 14, p. 26, tiré à part; br. de 12 p.

26. *Mém. sur le mécanisme de la prononciation,* lu à l'Acad. de méd., le 12 juillet 1830, analysé dans *Archives générales,* sér. I, t. XXIII, p. 601; a paru en entier dans la *Physiologie* de Gerdy, t. I, p. 775 (1833).

27. *Préface d'un traité de physiologie,* br. in-8 de 72 p. Paris, 25 août 1830. — Ce travail, où l'auteur a présenté le résumé des nombreuses recherches originales qu'il se proposait de développer dans sa *Physiologie,* doit être considéré comme l'un des écrits les plus importants de Gerdy. On y trouve beaucoup de faits et de re-

marques qui n'ont pas été publiés ailleurs, le *Traité de physiologie* n'ayant pas été achevé.

28. *Thèse pour le concours de physiologie.* Paris, décembre 1830; 1 vol. in-8 de cxlij-544 p. — Le règlement du concours, adopté par la Faculté le 22 oct. 1830, et promulgué par le Conseil royal le 6 nov. suivant, imposait aux candidats l'obligation de déposer, vingt jours avant l'ouverture du concours, une dissertation imprimée sur les généralités de la science qui faisait l'objet de la chaire disputée. Gerdy présenta au concours un volume renfermant: 1° la préface précédente; 2° une introduction de 70 pages sur la manière d'étudier les sciences en général, et la physiologie en particulier; 3° un fascicule de 400 pages sur l'étude générale des animaux et des races humaines, et sur l'analyse des lois et des phénomènes de la vie. Ces trois parties réunies formèrent plus tard la première livraison du *Traité de physiologie;* 4° Gerdy y avait joint plusieurs mémoires sur la musculation et sur la voix formant ensemble les 144 dernières pages de la thèse. — Ces mémoires n'ont pas été réimprimés.

29. *Physiologie médicale didactique et critique,* 1 vol. in-8 de cxlij-818 p. — A paru en deux fascicules. Le 1er fascicule porte le millésime de 1832, époque où il a été mis en vente; il se compose des nos 1, 2 et 3 de la thèse précédente. Le 2e fascicule, de 418 pages, renferme l'étude de la musculation ou locomotion, et le commencement de l'étude de la voix. La fin de l'étude de la voix, renfermant l'historique et la physiologie comparée de la voix, devait commencer le 2e volume de la *Physiologie médicale;* ce second volume n'a jamais paru; mais Gerdy a complété l'étude de la voix dans deux mémoires qu'il a publiés en 1842 dans le journal l'*Expérience.*

30. *Lettre au rédacteur de la Revue médicale,* en réponse à un article de ce journal sur la 1re partie de la *Physiologie médicale,* dans *Revue médicale,* 1832, t. 1, p. 319 à 330.

31. *Remarques sur l'accouchement par le vertex,* dans *Arch. générales,* 1re série (mars 1832), t. XXVIII, p. 351, tiré à part; br. in-8 de 16 p.

32. *Des polypes et de leur traitement,* thèse de concours pour la chaire de pathologie externe. 1er août 1833, in-4 (204 p.).

33. Articles *Attitude* (15 p.), *Chirurgie* (10 p.), *Circulation* (66 p.), et *Locomotion* (11 p.), du *Dictionnaire de médecine en 30 volumes* (l'art. *Circulation* a été tiré à part).

34. *De l'influence de la pesanteur sur la circulation et les phénomènes qui en dérivent,* et de l'élévation des parties malades considérée comme moyen thérapeutique; extrait des leçons cliniques du pro-

fesseur Gerdy par Gerdy jeune, interne des hôpitaux, dans *Archives générales*, 2e série, t. III, p. 553 (déc. 1833).

35. *Détermination des leviers que forment la colonne vertébrale, les fémurs et les tibias dans l'attitude verticale,* mémoire lu à la Soc. de médecine de Paris, le 21 mars 1834; extrait dans *Revue médicale*, 1834, t. II, p. 323.

36. *Observations et réflexions sur le déplacement du fémur dans la fosse iliaque et l'échancrure sciatique,* leçons cliniques publiées sous les yeux de M. Gerdy par M. Beaugrand, interne; dans *Archives gén.*, oct. 1834, sér. II, t. VI, p. 153, tiré à part; br. in-8 de 22 pages.

37. *Observ. et réflex. sur les fractures de la clavicule et du col du fémur, idem ibid.*, dans *Arch. génér.*, nov. 1834, 2e sér., t. VI, p. 356, tiré à part; br. in-8 de 40 p.

38. *Leçons cliniques* faites à l'hôpital Saint-Louis par M. Gerdy, et publiées sous ses yeux par M. Beaugrand : *Observ. et réflexions sur l'exophthalmie,* dans *Arch. gén.*, juillet 1835, t. VIII, p. 339 (2e série), tiré à part; br. in-8 de 16 p.

39. *Sur les luxations du radius, de la jambe,* sur les fractures de la rotule et des condyles du fémur, *id. ibid.*, t. VII, p. 149 (fév. 1835), tiré à part; br. in-8 de 32 p.

40. *Sur la résection de la mâchoire inférieure* dans le cas de lésions organiques et de nécrose, *id. ibid.*, t. IX, p. 57 (sept. 1835), et p. 428 (déc. 1835), tiré à part; br. in-8 de 32 p.

41. *Remarques et observ. sur les hernies, id. ibid.*, avril 1836, t. X, p. 368, tiré à part; br. in-8 de 32 p.

42. *Remarques sur l'hydrocèle, id. ibid.*, dans *Arch. gén.*, sér. III, t. I, p. 57, janv. 1838, tiré à part; br. in-8 de 16 p.

43. *Remarques sur le sarcocèle, id. ibid.*, dans *Arch. gén.*, sér. III, t. II, p. 385 (août 1838).

44. *Mémoire sur plusieurs points de la respiration,* dans *Arch. gén.*, sér. II, t. VII, p. 515 (avril 1835), tiré à part; br. in-8 de 16 p.

45. *Note sur la cure radicale des hernies, par la méthode de M. Gerdy, ou de l'invagination,* rédigée par Vulfranc Gerdy, dans *Bulletin clinique* de Fossone, t. I, p. 90 (mai 1835). *Voy.* p. 280 du même vol. le rapport de M. Gimelle sur cette méthode.

46. *Leçons cliniques de M. Gerdy à l'hôpital Saint-Louis,* rédigées par Gerdy jeune, deux articles dans *Bulletin clinique*, 1835, t. I, p. 139 et p. 213.

47. *Analyse critique* du Traité d'anatomie comparée de Hollard,

dans *Archives générales*, 1835, t. IX, p. 246, tiré à part; br. in-8 de 10 p.

48. *Mémoire sur la structure des os*, avec 2 pl. lithog., dans *Bulletin clinique*, t. I, p. 123, in-8 (juin 1835), tiré à part; broch. in-8 de 8 p.

49. *Mémoire sur l'état matériel ou anatomique des os malades*, dans *Arch. générales*, février 1836, 2e série, t. X, p. 129, tiré à part; br. in-8 de 32 p.

50. *Nouvelle méthode d'opérer la fistule lacrymale par la rhinotomie*, leçon clinique rédigée par M. Gras, interne, dans *Journ. des conn. méd. chirurg.*, sept. 1836, t. III, p. 112, n° 3.

51. *Réponse à M. Rizueno, d'Espagne*, sur la statistique médicale, dans la *Presse médicale*, juin 1837, n° 48, tiré à part; 4 p. in-8.

52. *Recherches physiologiques sur les sensations en général*, mém. lu à l'Académie de méd. le 19 sept. 1837, publié dans *Arch. génér.*, oct. 1837, t. XV, p. 133 (2e série), tiré à part; broch. in-8 de 26 p.

53. *Mémoire sur quelques faits pratiques de chirurgie* (Rapports juridiques sur une plaie de l'artère fémorale et sur une plaie de poitrine), dans *Arch. générales*, déc. 1837, 2e sér., t. XV, p. 426, tiré à part; br. in-8 de 20 p.

54. *Discours sur l'introduction de l'air dans les veines* prononcé à l'Acad. de méd. le 5 déc. 1837, dans *Bull. de l'Acad.*, t. II, p. 280, tiré à part; br. de 16 p. (Second discours sur le même sujet dans la séance du 6 fév. 1838, t. II, p. 454.)

55. *Traité des bandages et des pansements*, Paris, 1837-1839, 2 vol. in-8 formant ensemble 1250 pages, avec atlas de 20 pl. gravées, in-4.

56. *Mémoire sur quelques points de la vision*, lu à l'Acad. de méd. le 15 mai 1838, dans *Bull. de l'Acad.*, t. II, p. 726 et p. 812.

57. *Analyse critique du système de déligation de M. Mayor*, dans le journal l'*Expérience*, 20 juillet 1838, t. II, p. 152. (*Voy.* p. 234 une polémique entre Gerdy et Mayor à ce sujet.)

58. *Recherches sur l'encéphale*, dans *Journ. des conn. médico-chirurg.* déc. 1838, p. 258; *Sur l'organisation du cerveau*, dans même journal, fév. 1840, p. 82. — Seize figures originales et importantes, formant 4 planches in-fol., accompagnent ces deux mémoires, qui ont été tirés à part. (16 p. gr. in-8 à 2 colonnes et 4 pl. in-fol.). — Pl. 32, 33, 39 et 40 de l'atlas du *Journal*; *voy.* avril 1836, p. 435, pour l'explication de ces planches.

59. *Discours prononcés à l'Acad. de médecine dans la discussion sur les fonctions du système nerveux*, dans *Bulletin de l'Acad.*, janvier à

mai 1839. Les quatre principaux discours de Gerdy ont été tirés à part, sous forme de broch. in-8 de 46 p.

60. *Rapport sur deux mémoires du doct. Pravaz, relatifs aux causes et au traitement des luxations congéniales*, lu à l'Acad. de méd. le 12 et le 17 sept. 1839, dans le *Bull. de l'Acad.*, t. IV, p. 121, et dans l'*Expérience*, t. IV, p. 177 et 193, tiré à part; br. in-8 de 80 p.

61. *Rapport sur un rhumatisme inflammatoire aigu qui a profondément altéré les os*, lu à l'Acad. de méd. en février 1840, dans le *Bull. de l'Acad.*, t. IV, et dans l'*Expérience*, 6 fév. 1840, t. V, p. 81 et 97, tiré à part; br. in-8 de 24 p.

62. *Lettre au rédacteur de l'Expérience* en réponse à une note de M. Bouillaud sur les fonctions cérébrales, dans l'*Expérience*, 2 juillet 1840, t. VI, p. 15 (à propos d'une discussion qui a eu lieu à l'Acad. en mai 1840).

63. *Recherches sur l'anat. pathologique des tumeurs blanches*, rédigées par M. Beaugrand, dans *Arch. générales*, sept. 1840, 3e série, t. IX, p. 5.

64. *Expériences sur la vision* : 1° sur la vision avec les deux yeux ou avec un seul œil; 2° sur la vision distincte et la vision confuse, dans l'*Expérience*, 5 août 1840, t. VI, p. 88, tiré à part; br. in-8 de 16 p.

65. *Recherches sur l'unité de la perception visuelle*, dans l'*Expérience*, 19 sept. 1840, t. VI, p. 161, tiré à part; br. in-8 de 14 p.

66. *Remarques sur les conditions de la vision*, dans l'*Expérience*, oct. 1840, t. VI, p. 209, tiré à part; br. in-8 de 16 p.

67. *Historique des travaux sur la vision*, dans *Bulletin de l'Acad. de médecine*, t. VI, p. 69 (22 sept. 1840).

68. *Discours sur l'ontologie*, dans *Bull. Acad. de méd.*, t. VI, p. 239 (17 nov. 1840).

69. *Remarques sur la vision des somnambules* lues à l'Acad. de médecine le 8 juin 1841, dans l'*Expérience*, 1841, t. VII, p. 369, tiré à part; br. in-8 de 48 p.

70. *Discours sur le magnétisme* prononcé à l'Acad. le 15 juin 1841, dans l'*Expérience*, t. VII, p. 403, tiré à part; br. in-8 de 16 p.

71. *Discussion sur l'arsenic*, discours prononcés par Gerdy dans cette discussion ouverte le 6 juillet 1841 et close le 17 août; publiés dans les tomes VII et VIII de l'*Expérience*, tirés à part avec une introduction et un appendice; br. in-8 de 112 p. avec 3 fig. sur bois; 1841.

72. *Rapport sur un cas de grossesse extra-utérine et d'opération de gastrotomie* lu à l'Acad. de médecine, dans l'*Expérience*, 1841, t. VIII, p. 65, tiré à part; br. in-8 de 36 p.

73. *De la supériorité de la vision sur les autres sensations*, ou comparaison des sens les uns avec les autres, dans l'*Expérience*, 1841, t. VIII, p. 81, tiré à part; br. in-8 de 32 p.

74. *Discours de rentrée de la Faculté de médecine* pour l'année 1841-1842, renfermant: 1° le parallèle de l'Élection et du Concours; 2° l'éloge de Sanson. — Ce discours remarquable renfermait quelques vérités courageuses et devint, par conséquent, l'objet d'attaques violentes. Il ne fut pas publié officiellement par la Faculté. Gerdy le fit paraître dans l'*Expérience*, t. VIII, p. 224, et répondit à ses adversaires dans le même journal, p. 249. — Tiré à part; br. in-8 de 40 p. avec un avertissement de XIV p.

75. *Revue chirurgicale* (ténotomie et myotomie), dans la *Revue scientifique* du doct. Quesneville. Paris, 1841, in-8, t. V, p. 61 à 99. Cet article, curieux et mordant, n'est pas signé; mais Gerdy n'en a jamais décliné la responsabilité. — Dans la *Revue chirurgicale* du numéro suivant, p. 472-480 du même volume, Gerdy inséra un article anonyme comme le précédent et intitulé : *Analyse d'un mémoire de M. Velpeau, et réponse à ce dernier* (à propos du mémoire de M. Velpeau sur le traitement du bégaiement).

76. *Mémoire sur le tact et les sensations cutanées* dans *Bulletin de l'Acad.*, 21 juin 1842, t. VII, p. 884, et dans l'*Expérience*, 1842, t. IX, p. 401 et t. X, p. 1; tiré à part; br. in-8 de 60 p. — On trouve à la page 928 du *Bull. de l'Acad.* un discours à l'appui du mémoire précédent.

77. *Mémoire sur la voix et la prononciation*, complément de l'article VOIX de la *Physiologie* de l'auteur (*voy.* le n° 29 de cette bibliographie), dans l'*Expérience*, t. IX, p. 385, t. X, p. 49 et p. 65, tiré à part; br. in-8, de 78 p., 1842.

78. *Quatre discours sur la ténotomie*, prononcés à l'Acad. de méd., en nov. et déc. 1842, publiés dans le t. X de l'*Expérience*, et tirés à part; br. in-8 de 38 p.

79. *Remarques sur le chemin de fer de Paris à Lyon*. Paris, 1842, br. in-8 de 24 p.

80. *Examen de l'exposé des motifs du gouvernement*, pour le chemin de fer de Paris à Lyon, dans le *Propagateur de l'Aube*, 10 et 11 juin 1844, tiré à part; br. in-8 de 16 p.

81. *Profession de foi politique*, suivie de la *Politique électorale*. Troyes, 1842; br. in-8 de 16 p.

82. *Discours prononcé en présence des électeurs de Bar-sur-Seine*. Troyes, 1842; br. in-8 de 16 p.

83. *Résumé des principales recherches d'anat., de physiol. et de chirurg.* de M. Gerdy, dans l'*Expérience*, 1842, t. x, p. 385, et 1843, t. xi, p. 1; complété et tiré à part; br. in-8 de 72 p. compactes. — On consultera avec fruit ce résumé, où l'auteur a consigné beaucoup de recherches qu'il n'a pas eu le temps de publier plus amplement, et qui devaient trouver place dans sa *Physiologie* et dans sa *Chirurgie*. *Voy.* surtout les paragraphes relatifs aux maladies des sens, des organes digestifs et des organes génito-urinaires. C'est là que se trouvent décrits les procédés de Gerdy pour le traitement des fistules vésico-vaginales, pour l'opération de l'onyxis, pour l'abaissement de la cataracte au moyen d'une aiguille bifurquée, etc.

84. *Lettre au rédacteur de l'Expérience, sur la réduction des luxations des phalanges par la méthode nouvelle du glissement*, dans l'*Expérience*, 1843, t. xi, p. 85.

85. *De la génération et du développement successif des facultés et des phénomènes de l'entendement*, lu à l'Acad. des sciences morales et politiques en août 1842, publié dans *Annales médico-psychologiques*, 1843, t. i, p. 345, tiré à part; br. in-8 de 64 p.

86. *De l'intelligence au moment où elle entre en action*, mém. lu à l'Acad. de médecine, le 25 juillet 1843, dans *Bull. de l'Acad.*, t. viii, p. 1088, tiré à part; br. in-8 de 30 p.

87. *Phénomènes de l'intelligence en exercice*, mém. lu à l'Acad. des sciences morales et politiques, le 16 septembre 1843, publié dans la *Revue synthétique*, 1843, t. iii, p. 289, tiré à part; br. in-8 de 30 p.

88. *Mémoire sur les symptômes et la marche de l'inflammation des os*, dans l'*Expérience*, 1843, t. xii, p. 33, tiré à part; br. in-8 de 16 p.

89. *Expériences sur la réduction des luxations de l'épaule*, pour déterminer les lésions qui peuvent survenir dans les tractions trop violentes, dans *Journal de chirurgie* de Malgaigne, juillet 1843, t. i, p. 233.

90. *Recherches historiques et pratiques sur le trichiasis* et sur la possibilité d'enlever une paupière tout entière sans que l'œil reste découvert, dans *Journal de chirurgie* de Malgaigne (deux articles), juillet et août 1844, t. ii, p. 193 et 225, tiré à part; br. gr. in-8 de 14 p.

91. Article *Science* de l'*Encyclopédie du* xixe *siècle* (Répertoire universel des sciences, des lettres, etc.), t. xxii, p. 120. Paris, 1844, tiré à part; br. in-8 de 80 p.

92. *Rétracture des tissus albuginés*, mém. lu à l'Acad. de méd., le 16 avril 1844, dans le t. IX, p. 766, du *Bull. de l'Acad.*, et dans le t. XIII de l'*Expérience*, p. 257, tiré à part; br. in-8 de 16 p.

93. *Trois discours sur l'ophthalmologie*, prononcés à l'Acad. de médecine en juin et juillet 1844. N'ont été publiés complétement que dans l'*Expérience*, t. XIII et XIV, 27 juin au 18 juillet 1844, tirés à part en br. in-8 de 24 p.

94. *Deux lettres à M. Velpeau*, faisant suite à la discussion de l'Acad. sur l'ophthalmologie, dans l'*Expérience*, 8 août et 5 septembre 1844, t. XIV, p. 92 et 154, tiré à part; br. in-8 de 32 p.

95. *De la perception sensoriale et du jugement méthodique et raisonné*, publié en feuilletons dans l'*Expérience*, t. XIII, p. 321, 337, 353 et 384; t. XIV, p. 17 et 33; tiré à part; br. in-8 de 30 p.

96. *Discussion sur les lésions de l'aliénation mentale*, deux discours prononcés en mars et avril 1845, dans *Bull. de l'Acad.*, t. X, p. 481 et 549.

97. *Rapport sur une plaie du foie*, lu à l'Acad. de méd. le 17 juin 1845, dans *Bull. de l'Acad.*, t. X, p. 812, tiré à part; br. in-8 de 16 p.

98. *Physiologie philosophique des sensations et de l'intelligence.* Paris, 1846, in-8, 1 vol. de XXIV-564 p.

99. *Sur la formation d'un canal artificiel dans le cas d'oblitération du canal nasal* (opération nouvelle ayant pour but de mettre la cavité de la conjonctive en communication directe avec celle du sinus maxillaire), dans *Journ. des conn. méd.-chirurgicales*, juillet 1846, t. II, p. 5.

100. *Deux discours sur les injections iodées*, dans *Bull. de l'Acad. de médecine*, t. XI, p. 318 et 341 (6 janv. 1846).

101. *Deux discours sur l'éthérisation*, renfermant les résultats des expériences faites par l'auteur sur lui-même, dans *Bull. de l'Acad.*, 26 janv. et 9 fév. 1847, t. XII, p. 303 et 350.

102. *Second mémoire sur la rétraction des tissus blancs ou albuginés*, lu à l'Acad. de méd. le 27 avril 1847, dans *Bull. de l'Acad.*, t. XII, p. 600, et dans *Revue médico-chirurgicale*, mai 1847, t. I, p. 272; tiré à part, br. gr. in-8 de 12 p.

103. *De l'influence de la pesanteur et d'une situation basse sur la circulation et sur les maladies chirurgicales*, lu à l'Acad. de méd. le 25 mai 1847, dans *Bull. de l'Acad.*, t. XII, p. 696, et dans *Revue médico-chirurgicale*, juin 1847, t. I, p. 332, tiré à part; br. gr. in-8 de 12 p.

104. *Lettre sur le Concours et l'Election*, réponse aux objections de M. Cousin, br. de 56 p. Bar-s.-Seine, 1847, in-8. (Très-remarquable.)

105. *Nouveau procédé pour l'opération de la staphyloraphie*, appliqué avec succès (suture enchevillée), dans *Bull. de l'Acad. de méd.*, t. XIV, p. 170 (17 oct. 1848).

106. *Rapport sur les facultés des sourds-muets*, lu à l'Acad. de méd. le 9 juillet 1850, dans *Bull. de l'Acad.*, t. XV, p. 945.

107. *Extraction d'un corps étranger par un procédé particulier*, lu à l'Acad. de méd. le 23 juillet 1850, dans *Bull. de l'Acad.*, t. XV, p. 983.

108. *Chirurgie pratique.* Divisée en sept monographies. Les trois premières monographies ont seules paru, savoir : 1° *Pathologie générale médico-chirurgicale*, 1851. 1 vol. in-8 de 644 pages; 2° *Maladies générales et diathèses* (inflammations, ulcères, gangrènes, brûlures, froidures, blessures, productions accidentelles, maladies des vaisseaux, diathèses cancéreuse, tuberculeuse, scrofuleuse, scorbutique et syphilitique), 1852. 1 vol. in-8 de XX-835 p. avec une pl. microscopique ; 3° *Maladies des organes du mouvement* (muscles, tissus fibreux, os et articulations), 1855, 1 vol. in-8 de XVI-594 p., avec 8 pl. lithogr. représentant la structure et les maladies des os.

109. *Discours sur la syphilisation* (21 août 1852), dans *Bull. de l'Acad.*, t. XVII, p. 1079.

110. *Discours sur la transmissibilité des accidents secondaires de la syphilis* (5 oct. 1852). Le *Bull. de l'Acad.* (t. XVIII, p. 85), a donné seulement un extrait de ce discours curieux qui ne se trouve en entier que dans l'introduction du 2e volume de la *Chirurgie pratique* de l'auteur.

111. *Discours sur la surdi-mutité* (7 juin 1853), dans *Bull. de l'Acad.*, t. XVIII, p. 904, tiré à part; br. in-8. de 20 p.

112. *De la périostite et de la médullite*, dans *Archives générales*, 1853, sér. V, t. II, p. 128 et 451, tiré à part; br. in-8 de 50 p.

113. *Recherches sur la carie*, dans *Gazette hebdomadaire*, 7 avril 1854, t. I, p. 432.

114. *Recherches sur la nécrose*, dans *Gazette hebdomadaire*, 21 et 28 juillet et 4 août 1854, t. I, p. 688, 704 et 719.

115. *Discours sur la philosophie médicale*, prononcés à l'Acad. dans la discussion sur le traitement de la variole (20 fév. et 27 mars 1855), dans *Bull. de l'Acad.*, t. XX, p. 594 et 727.

Le 2e discours a été tiré à part, br. in-8 de 14 p.

116. *Mémoire sur la cure radicale de la hernie inguinale*, dans *Archives génér. de médecine*, fév. à août 1855, 5e série; quatre art., t. V, p. 142, 290 et 572, et t. VI, p. 172, tiré à part; avec addition du rapport de M. Broca à la Soc. de chirurgie sur le livre de M. Rothmund. Br. in-8 de 88 p.

117. *De la guérison des fistules profondes de l'anus* par la méthode nouvelle du pincement, dans *Bulletin de thérapeutique*, 1855, t. XLVIII, p. 397, tiré à part; br. in-8 de 8 p.

Paris. — Imprimerie de W. Remquet et Cie, rue Garancière, n. 5.